

N.A.B.U.

Nouvelles Assyriologiques Brèves et Utilitaires

1992

N°1 (Mars)

NOTES BRÈVES

1) *ARM II 122, ARMT XXVI/2 440 et ARMT XXVI/2 440 bis* – *ARM II 122* est une lettre de Meptûm adressée à Aškur-Addu. Meptûm mentionnait dans cette lettre la montée d'un corps expéditionnaire babylonien devant permettre l'installation de Hulâlum sur le trône d'Allahad¹. L'impossibilité dans laquelle se trouvait Meptûm de communiquer directement avec Zimri-Lim peut expliquer le fait qu'il soit passé par Aškur-Addu. On lit en effet à la ligne 13 de ce document : « Cette nouvelle que je (Meptûm) t'ai écrite (la montée des troupes babylonniennes) doit parvenir très vite au roi (Zimri-Lim) ». Selon la procédure décrite aux lignes 7-8 d'*ARMT XXVI/2 440 bis* lors d'un précédent courrier de Meptûm², on peut envisager qu'*ARM II 122* parvint à Zimri-Lim avec une « tablette d'accompagnement » émanant d'Aškur-Addu. Or il s'avère qu'*ARM II 122* et *ARMT XXVI/2 440 bis* qui est un document acéphale s'inscrivent dans une telle perspective : (1) Dans *ARMT XXVI/2 440 bis*, l'auteur accusait réception d'une tablette de Meptûm dont il faisait un compte rendu détaillé dans des termes très proches de ceux d'*ARM II 122*. (2) A la ligne 20 d'*ARMT XXVI/2 440 bis*, il expliquait : « Cette nouvelle (la montée de Mut-Hadqim), les serviteurs de Meptûm, l'ayant entendue, ils la lui ont dite et il me l'a écrite ; et moi, après avoir appris cette nouvelle, je viens de l'écrire rapidement à mon Seigneur ». En cela, l'expéditeur d'*ARMT XXVI/2 440 bis* se conformait à la directive donnée par Meptûm dans *ARM II 122* (ll. 13 sq. voir ci-dessus). Si *ARMT XXVI/2 440 bis* est effectivement le document accompagnant l'envoi d'*ARM II 122*, la conclusion qu'il faut en tirer est donc qu'il s'agit d'une lettre écrite par le roi de Karanâ.

En ce qui concerne *ARMT XXVI/2 440*, on notera qu'elle est constituée d'un rappel des messages contenus dans *ARM II 122* et *ARMT XXVI/2 440 bis* d'une part, et qu'elle apporte un nouvel élément d'information d'autre part³. De plus, comme dans *ARMT XXVI/2 440 bis*, l'auteur fait office de relais entre Meptûm et Zimri-Lim. On peut donc considérer qu'*ARMT XXVI/2 440* émane également d'Aškur-Addu et qu'elle est postérieure à l'envoi « groupé » d'*ARM II 122* et *ARMT XXVI/2 440 bis*.

Le chiffre des effectifs militaires engagés par les Babyloniens à ce moment n'est pas le même selon que l'on considère l'un ou l'autre de ces documents. A.19⁴ et *ARMT XXVI/2 440* parlent de 20000 Babyloniens. *ARM II 122* n'en mentionne que 10000. Le chiffre d'*ARMT XXVI/2 440 bis* ne nous a pas été conservé mais on peut désormais restituer 10000 à la ligne 11, si l'on considère que ce document est bien la « tablette d'accompagnement » d'*ARM II 122*. Il est important de noter que dans *ARM II 122*, l'information transmise était de source non confirmée : l. 10 « A présent je viens de t'écrire ce que j'ai entendu », l. 16 « Dès que la confirmation [ils entendront], je ne manquerai pas de t'écrire ». Par contre dans *ARMT XXVI/2 440*, nous avons affaire à une *takittum*⁵ et selon A.19, ce renseignement provient de déserteurs⁶. Il semblerait donc que le chiffre de 20000 hommes soit à considérer comme la donnée qui dans l'état actuel du dossier, reste la plus fiable.

1. Pour le contexte historique cf. *ARMT XXVI/2* p. 350 sq.

2. *ARMT XXVI/2* p. 353 note a).

3. ll. 8" sq. Arrivée des serviteurs de Meptûm revenant de Mankisum.

4. Ce texte est édité par J.-M. Durand dans son article « Espionnage et guerre froide », *Mélanges M. Fleury*, p. 51.

5. Pour ce terme, voir J.-M. Durand « Précurseurs syriens aux Protocoles néo-assyriens », *Mélanges P. Garelli*, p. 62.

6. A.19, ll. 18-19.

Philippe ABRAHAMI (06-01-92)
307, rue de Belleville 75019 PARIS

2) Une lettre mise au panier? – Dans la note N.A.B.U. 1991/13, j'avais corrigé la lecture de la première ligne d'ARMT X 140 : [a-na ^fma-l]i-ik-ak-[ka] en faisant la proposition : [a-na l]i-iq-tu[m]. La lettre M.8164, l'objet de mon argumentation, prouve que l'épouse d'Adal-šenni, le roi du Burundum, se nomme Liqtum. Or, en collationnant le texte à Dēr-ez-Zor en novembre dernier, il fallut reconnaître la lecture (et la copie) de G. Dossin comme étant exactes : il s'agit bien du signe AK (à la ligne 15, il y a un *ak* très clair et parfaitement identique). En revanche, il n'y a pas de place pour un signe KA. La lecture du nom est donc : *li-iq-AK^o*, ce qui n'a pas de sens. La reine du Burundum a été identifiée comme étant Liqtum (M.8164 sera publié par mes soins, dans le courant de l'année), cependant, le signe AK n'a pas de valeur *tum* ou *tim* connue. Peut-être faut-il se résoudre à voir dans l'adresse une faute du scribe. Cette hypothèse ne semble pas invraisemblable dans la mesure où le texte comporte à plusieurs endroits des erreurs : ou bien des omissions évidentes de signes (l. 12, l. 25) ou bien des graphies aberrantes (le KI de la l. 16). D'autre part, cette lettre a été retrouvée dans le palais de Mari. Nous savons que les lettres étaient vérifiées avant d'être envoyées, ainsi serait-il absurde de penser que le scribe a eu le calame maladroit et que ce texte a été mis au panier?

Pierre MARELLO (22-01-92)
22 rue Monsieur Le Prince
75006 PARIS

3) Exit Gura'a from Ebla! – In a recent article,¹ F. Pomponio commented on the number of persons in the Ur III texts known to have come to Sumer from Ebla : « Per un periodo più recente notiamo che nelle decine di migliaia di testi di Ur III sono citati complessivamente solo sette individui definiti « di Ebla », ed Ebla era ancora una città abbastanza importante da avere un énsi. Di questi personaggi uno era l'énsi e uno era un lú-kin-gi₄-a²⁸; gli altri erano probabilmente insediati più o meno stabilmente in Sumer, come è senz'altro il caso di Ili-Dagan, menzionato in tavolate da Drehem datate da AS 1 ad AS 6. »² In his note 28, Pomponio remarked, « Cfr. D.I. Owen – R. Veenker, « MeGum, the First Ur III Ensi of Ebla », in *Ebla 1975-1985*, pp. 276-279. Ai sei nomi ivi raccolti si aggiunga gú-ra-a lú-eb-láki di due testi da Drehem di AS 3 (E.F. Weidner, *RSO* 9, p. 6 r. 2) e di AS 4 (MVN 5, 111 v. 1). » While Pomponio's general conclusions are sound, he has reintroduced a number of errors based on E. Sollberger's earlier misreadings and as a result his conclusions must be modified somewhat.

1. Both texts mentioning Gura'a quoted by Pomponio as having been left out in the listing in Owen and Veenker were, in fact, correctly listed in that article under the entry for the city of Uršu, p. 286, from which Gura'a came and where the earlier erroneous readings necessitated correction. As far as can be ascertained, Gura'a is never associated with the city of Ebla.

2. As was already noted in Owen and Veenker, p. 286, Weidner's text, published in copy in RSO 9 (1921-23) 472 P370³ is identical in every way, including the position of the signs, to Hallo, TLB 3 (1963-73) 24 and may, in fact, be the same tablet. Hallo's copy clearly reads gu⁴-ra-a lú-ur-šu^{ki} in line 2. The problems with the Ebla reading by Weidner and Sollberger were addressed by Cagni in his publication of the collations to the Schneider, AnOr 7 (1932) 99. Pomponio was apparently unaware of his discussion in OA 22 (1983) 90-91. Both texts read as follows :

a. Hallo, TLB 3 (1963-73) 24 = Weidner, RSO 9 (1921-23) 472 P370⁵

(1) 1 udu-niga a-mur-ilum lú-kin-gi₄-a li-ba-nu-uk-ša-ba-aš / énsi-mar-ḥa-ši^{ki} (2) 1 udu-niga gu-ra-a lú-ur-šu^{ki}⁶ (3) 1 udu-niga 'a-um lú-ma-rí^{ki} (4) gíri ḥu-zí-ri sukkal (5) árad-mu maškim (6) iti u₄-22 ba-zal (7) ki dšul-gi-a-a-mu-/ta ba-zi (8) BLANK SPACE (9) iti u₅-bí-kú (10) mu ús-sa gu-za-/dⁿen-líl-lá ba-dím (11-side) 3 udu⁷

3. Sollberger published Pinches Manuscript 82 twice in nearly identical transliterations in AfO 19 (1959-60) 120-121 and again in MVN 5 (1978) 111. In the former, he proposed the reading gu-ra-a lú-eb¹-la²ki based on Pinches' transliteration which indicated KAB(?)e(?)ki.⁸ He furthermore, on the basis of his misunderstanding of the Pinches text, read Schneider, AnOr 7 (1932) 99:17 as gu-ra¹-a lú eb¹-la²ki where the copy clearly had gu-LA⁹-a lú-ur-šu^{ki}.¹⁰ These erroneous readings, in spite of the corrections indicated in the article of Owen and Veenker, « MeGum, the First Ur III Ensi of Ebla, » (in L. Cagni (ed.), *Ebla 1975-1985*) passim, continue to be perpetuated. I include here revised transliterations of both texts with the hope that these corrections will be recognized.

a. Sollberger, AfO 19 (1959-60) 120-121 Pinches Manuscript 82 = idem, MVN 5 (1978) 111

(1) 2 udu-niga dⁿinanna-unugki-šè (2) gíri dšul-gi-ad-gur sagi (3) 1 udu-niga dⁿnun-gal (4) dⁿanše-ul₄-gal maškim (5) 1 udu-niga-gu₄-e-úš-sa (6) 2¹¹ máš-gal-niga-gu₄-e-úš-sa (7) a-rá-1-kam (8) 6 udu (9) 4 sila₄ (10) 10 máš-g[al?¹²-niga³] (11) a-rá-2-kam (12) šu-gíid é-muḥaldim-šè (13) mu ḥa-úš-é-ne-šè (14) gíri dšul-gi-uru-mu rá-gaba (15) 1 udu-niga a-mur-ilum lú-kin-gi₄-a / li-ba-nu-uk-ša-ba-aš énsi-mar-ḥa-ši^{ki} (16) 1 udu-niga gu-ra-a lú-ur-šu^{ki} (17) 1 udu-niga 'a-um lú-ma-rí^{ki} (18) 1 udu-niga dda-gan-a-bu lú-kin-gi₄-a / la-ši-li-im énsi-tu-tu-láki (19) 1 udu-niga i-ba-ti lú-kin-gi₄-a ib-da-ti / énsi-gu₅-ub-la^{ki} (20) gíri pù-ša-am sukkal (21) árad-mu maškim (22) iti u₄-10-lá-1 ba-zal (23) ki dšul-gi-a-a-mu-/ta ba-zi (24) iti ezen-dⁿnin-a-zu (25) mu en-maḥ-gal-an-na en-dⁿnanna ba-ḥun (26-side) 31 udu

b. Schneider, AnOr 7 (1932) 99 ; collated and transliterated by L. Cagni, OA 22 (1983) 90-91

(1) [2] udu-niga (2) [1] máš-gal-niga (3) [ki] ^dnin-líl-e-ma-ki-ág¹ / u₄ dumu in-tu-da-a (4) gíri lugal-inim-gi-na sukkal (5) 1 udu-niga mu ama-ki-kal-ki-še (6) gíri ur-^ddumu-zi-da sukkal (7) é-muḥaldim-še (8) 5 udu-niga (9) ki na-ap-la-núm mar-tu-še (10) gíri ad-da-sa₆-ga àga-ús (11) 2 udu-niga-gu₄-e-ús-sa (12) ^dnin-tu (13) gíri kur-glr-í-ni-še (14) 1 máš-gal-niga a-mur-ilum lú-kin-/gi₄-r^a li-ba-nu-uk-ša-ba-aš énsi-/mar-ḥa-ši^{ki} (15) 1 máš-gal-niga gu-^ral-a lú-ur-[šu]^{ki} (16) 1 máš-gal-niga 'à-um lúl-ma-/rⁱki (17) gíri ḥu-zí-ri sukkal (18) 1 máš-gal-niga ^dda-gan-a-bu / lú-kin-gi₄-a la-ši-li-im / énsi-tu-tu-laki (19) 1 máš-gal-niga i-ba-ti lú-kin-gi₄-a ib-da-ti énsi-gu₅-ub-la^{kī} (20) gíri pù-ša-am sukkal (21) árad-mu maškim (22) iti u₄-6 ba-zal (23) ki ^dšul-gi-a-a-mu-ta (24) ba-zi (25) iti ezen-^dnin-a-zu (26) mu en-mah-gal-an-na / en-^dnanna ba-ḥun (27-side) 16 udu

1. « Exit Kiš dagli orizzonti di Ebla, » *Mesopotamia* 25 (1990) 175-184.
2. *Ibidem*, pp. 180-181.
3. Pomponio's page reference, 6, is to the offprint and not the actual page in the journal.
4. Pomponio reads gú here, a typographical error for gu.
5. Note the remarks to this text in Cagni, OA 22 (1983) 91.
6. Hallo's copy shows the signs clearly as ur-šu while Weidner's shows an equally clear eb-la.
7. Only Hallo's copy indicates a total on the side of the tablet, not indicated in Weidner's copy. But such oversights by copyists are not uncommon in Ur III publications with respect to notations on the edges or sides of tablets.
8. So according to Sollberger, AfO 19 (1959-60) 121, comment to line 16.
9. According to collation of L. Cagni, OA 22 (1983) 90-91, the sign is to be read r[a] not la as in the copy.
10. Sollberger noted (*loc. cit. note 30*) that, « Schneider copie : gu-la-a lú ur-šu^{ki}. Ma correction se justifie par le témoignage de Pinches 82 et du texte Weidner ».
11. Note that the number here, 2, is correct as indicated in Sollberger, AfO 19 (1959-60) 120 but incorrectly written as 1 in *idem*, MVN 5 (1978) 111. The total of 31, written on the side, suggests that the 2 is required.

David I. OWEN (15-01-92)

Near Eastern Studies Cornell University
ITHACA, NY 14853-2502, USA

4) Išbi-Erra's *Himmelfahrt* – In an article entitled « König Šulgis Himmelfahrt, » *Münchner Beiträge zur Völkerkunde* 1 (1988) 245-55, C. Wilcke drew attention to the phrase ud ^dŠul-gi an-na ba-a-e₁₁-da-a, « when the divine Šulgi ascended to heaven, » which occurs in a Drehem tablet dated to the 11th month of Šulgi's last regnal year (P. J. Watson, *Catalogue* 333:5)¹. As argued by Wilcke, this datum proves the existence of a popular belief (or more likely: official theological position) that, at the termination of his earthly existence, Šulgi joined the ranks of the denizens of heaven.² While not unreasonable in view of Šulgi's divinity, this belief must have found a serious contradiction in the fact that, his ascent to heaven notwithstanding, Šulgi was at the same time afforded all the honors and trappings of a dead ruler,³ an obvious presumption of his mortality. If the Ur III theologians were expected to come up with a plausible explanation of this discrepancy, one may only sympathize with them, for the task they faced was hardly an enviable one!

A tablet from Isin, published a few years ago by M. Van de Mieroop (*BIN* 10 190), now establishes that the same tradition obtained also for Išbi-Erra of Isin, the heir to the Ur III empire and another Mesopotamian ruler to claim divinity. In this tablet, which records three separate issues of pots, the purpose of the third expenditure (lines 10-12) is said to have been « (for) the great lamentation, when the king ascended to heaven » ([é]r ([A].IGI) gu-la ud lugal an-še ba-a-da). The verbal form ba-a-da, occurring in this passage, is either a phonetic realization of ba-a-e₁₁-da or, perhaps more likely, a defective spelling.

The tablet has no date formula, but, since the preceding expenditure (lines 6-9) was made « on the occasion of the banquet of Šu-ilišu » (ud kaš-dé-a Šu-ì-lí-šu), where Šu-ilišu's coronation is very likely referred to, and, quite significantly, Šu-ilišu's name does not yet bear the mark of divinity, it is certain that this document belongs to Išbi-Erra's last regnal year.⁴

The obvious conclusion to be drawn from the Isin example is that the tradition of *Himmelfahrt* was not limited to Šulgi, but that it pertained equally to all other deified Ur III rulers. This tradition – a logical corollary of royal deification – was subsequently taken over by Išbi-Erra, as part of his (largely successful) quest to establish the legitimacy of his dynasty. Although it cannot be proven at this time, it appears quite likely that, like the deification of kings, this tradition continued down to the very end of the Isin dynasty, with Damiq-ilišu probably being the last Mesopotamian ruler to have « ascended to heaven. »

1. The importance of this passage was recognized also by M. Yoshikawa, *ASJ* 9 (1987) 320-21.
2. Yoshikawa's suggestion, *ibid.*, p. 320, that the « going up to heaven » is an euphemism for « dying » lacks conviction.
3. See Wilcke, *op. cit.*, pp. 252-54.
4. More exactly, its date is sometime after the fourth month of that year, as is indicated by the mention of iti šu-numun-a in line 4, which marks the date of the first expenditure.

Piotr. STEINKELLER (13-01-92)
Harvard University, 6 Divinity Avenue
CAMBRIDGE, MA 02138, USA

5) *makkārum*, « trader »? – CAD M/1, 131b registers a word *makkāru*, « trader », as occurring once in Old Assyrian and its existence, also recorded in AHw 589b, has prompted J.-M. Durand (*MARI* 5, 1987, 669f.) to discover it in the well known letter A.1153 sent by Zimrilim to Jarimlim of Aleppo when he was in need of barley (G. Dossin in A. Finet, ed., *La voix de l'opposition...*, 1973, 180f.). The existence of the word could be easily explained as *parrās*-noun of the verb *makārum*, « to trade », well attested in OA, as is clear from CAD M/1, 126b/127a (a convincing new occurrence in Dalley, *Catalogue...Royal Scottish Museum Edinburgh*, no.13 :14 : *ištu ištet šattim u hamšat warhi weriam ša <m>aškattim¹⁴ta-ma-kā-ra*; cf. TC 1, 18 :16 : *aššumia maškattam¹⁶ištet lä ta-ma-kā-ar*; in some cases quoted in CAD the verb *magārum* must/may be meant, e.g. in TC 1,5 : 11 : *ina ālim Aššur ma-ga-ra-am ulā tale'e*, « can't you comply/find acceptance with (the god) Aššur in the City? »). There are, however, some problems with *makkārum*, since we also have *mākirum* and *tamkārum*, all from the same root, which is rather too much. If *makkārum*, « trader », exists and would mean « chef caravanier » (Durand), why only one single occurrence in OA?

mākirum, « trader », occurs twice in OA according to CAD M/1, 129a, but the second reference (questioned by AHw s.v. *makkāru*) is doubtful. The writer of BIN 4,73 :8 tells that « the *kusītu*-garments ... are still here (unsold) » *ma-ki-ir-ši-<na> laššu*. This could mean « there is no trader (to buy) them », cf. TC 2,2 :12ff. *šā'imšunu...ul ibašši* (said of a house), but it is awkward. A better solution is to consider *makīrum* a variant spelling of *mahīrum* (cf. *kušahhum* for *hušahhum*, GKT § 31, etc.), « rate of exchange, barter », since there are similar statements with *mahīrum* to indicate that there is no trade in, no market for certain goods (collected in my AOATT 390f.). The second reference, BIN 4,2 :5, has to be accepted and the context supports this interpretation. We have three interrelated letters dealing with the same matter. In TC 3,13 Buzāzu writes to Puzur-Aššur that he has left for Šalatuar to bring their goods into that town, in order to sell their copper at any price for silver (2-11). In BIN 4,2 he reports to have entered the town, but « *mākirū* have not (yet) arrived », which makes him ask to send tin overland (*etāqum*, Š) to where he is, « in order to ... (*b/parru'um*) it with our copper » (2-15). In BIN 4,48, finally, he has to report that this plan cannot be realized : « it is not possible to ... tin with our copper here » (*annakam annukum išti werīni ana b/parru'um laššū*, 5-6); the tin must be sent elsewhere. The meaning of *b/parru'um* is not clear ; CAD B 120a, *barū* C, suggests « to put on the market (?) », AHw 837a, *parū* II, « (Metall) legieren ». The second alternative seems more likely, since OA already uses *emādum* (D-stem) *itti* for conditional sales (see CAD E 144a, b). Buzāzu's purpose seems to be to increase the possibilities of selling the copper by somehow « combining » it with tin. The potential buyers must have been native Anatolians interested in these goods and I assume that they are referred to by *mākirū*. This makes this designation, a participle, a virtual synonym of *pāširum*, also used for native traders, in particular those dealing in copper (AOATT 138, with footnote 238). Perhaps a distinction between retail-dealers and interregional traders is at stake, but the rareness of *mākirum* calls for caution.

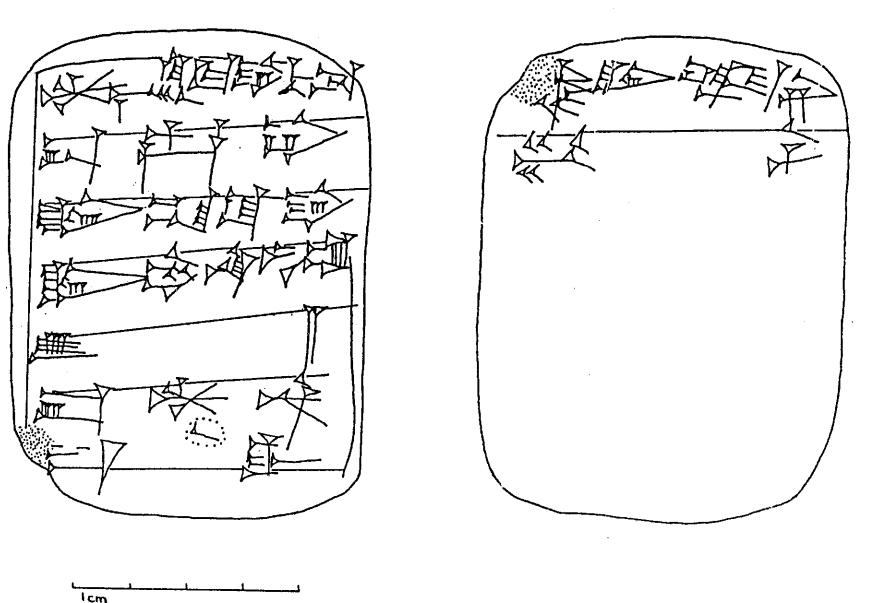
The existence of *mākirum* and *tamkārum* makes *makkārum* redundant and the context of the only occurrence listed in the dictionaries, KTH 6 :12, reveals that the word does not exist. In this letter to his wife Kunania, Aššur-mūtappil asks her to buy a variety of goods and to leave the town where she is and to come to him in the company of a certain Kududu. « If, when Kududu has arrived, *ma kā ru um ana išrišu ittu'ar*, detain him one day » before leaving and coming (lines 10-16). However, « if the orders are severe (binding) », she has to send the items ordered with Kududu and she herself has to wait *adī nu-a-ah kā-ri-im* before leaving (24f.). The reference to « binding orders » (cf. CAD D 98a, e) shows that there is a conflict and that it is forbidden or at least dangerous to leave. This has to wait « until the *kārum* has quited down » and this condition is also meant in line 12 : « if indeed (*mā*) the *kārum* has become normal again » (lit. « has returned to its place »). This expression is used in OA both in its literal (returning an inscribed clay-cone to its place, Erišum inscription RIMA I, p. 20 :22 f.) and in a transferred meaning (said of a country in BIN 4,34 :8f., after it had been « in turmoil », *sahā'um*). The meaning in our letter must be that the *kārum* authorities are disturbed and angry and in consequence have issued orders, taken action. The terminology is identical to that known from the Sumerian *eršahunga*-prayers, one of whose stock phrases is *libbaka linūh* and which usually end with the prayer « may your heart... return to its place » (S. Maul, 'Herzberuhigungsklagen', 1988, p. 6,10). The expressions are used in our letter in purely a secular context of the anger of the *kārum*.

The reading *mā kārum* disposes of *makkārum*, « trader ». In the Mari letter discussed by Durand the word *ma-ka-ra-am-ma* (reading based on his collation) remains difficult. The context and the final *-ma* suggest an adverbial expression, like *mahrēmma*, « with the first opportunity ». The king quoted boasts of being able and ready to send an incredibly large quantity of barley without delay (?). (In line 19 of the letter I would read [*at*] *ka-al-ma* ; this line is not the conclusion of the words of Hammurapi, but here Zimrilim again addresses Jarimlim : « I, for my part, because I trusted you, I answered him : « Don't send any barley... ».)

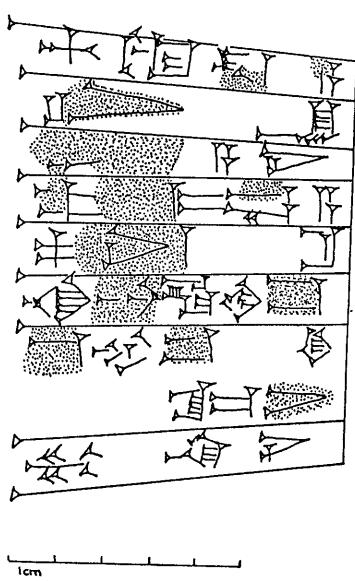
K. R. VEENHOF (01-92)
Assyriologisch Instituut
University of Leiden
LEIDEN PAYS-BAS

6) Weitere Exemplare von Inschriften Sînkâśids und Gudea – Das Hamburger Museum für Archäologie hat vor kurzem zu musealen Zwecken zwei Keilschrifttexte erworben, die hier der Vollständigkeit halber kurz in Kopie mitgeteilt seien.

1. Bauinschrift des Sînkâśid von Uruk (Tontafel; 8,6x6,2x2,5 cm). Inv. Nr. HMA 1990/80/1. Die Inschrift entspricht D.R. Frayne, RIM E 4, p. 444-447, Sînkâśid 3.



2. Gründungsnagel Gudeas von Lagash, stark verwittert (Kopfdurchmesser 7 cm, Schaft 4,6-1,9 cm, Länge 15,5 cm). Inv. Nr. HMA 1991/2/1. Die Inschrift entspricht H. Steible, FAOS 9/I, p. 287f. Gudea 36.



Sabina FRANKE (26-02-92)
Institut für Orientalische Philologie
Ludwigstr. 6 D – 8700 WÜRZBURG
ALLEMAGNE

7) **Astronomie : contribution de l'Assyriologie à la couleur de Sirius** – Un récent article paru dans *La Recherche* est intitulé « l'énigme de la couleur de Sirius »¹. Les auteurs, J.-M. Bonnet-Bidaud et C. Gry, sont intéressés par des textes anciens faisant état d'une couleur rouge de Sirius (qui est aujourd'hui blanc-bleu). Leurs plus anciennes références remontent aux auteurs latins (1^{er} s. av. J.C.), passent par l'Almageste (2^e s. ap. J.C.) et par un manuscrit médiéval de la bibliothèque de Bamberg (6^e s.? ap. J.C.)²; ils retiennent qu'une étoile, qui pourrait bien être Sirius, était mentionnée rouge.

J.-M. Bonnet-Bidaud et C. Gry publient un cliché montrant un texte en caractère chinois, datant du 1^{er} s. av. J.C., dont la traduction est : « ... la pointe (du) Loup [nom chinois de Sirius] change (de) couleur... »³.

Je ne voudrais rapporter ici qu'un passage tiré de AKA (Tiglathphalazar I, 1115-1079 av. J.C.)⁴ : « ... ina UD^{meš-at} ku-us-*si* hal-pi-e šu-ri-pi ina UD^{meš-at} ni-pi-ih mul GAG-SI-SÁ šá ki-ma urudu *i-su-du* ... » (... dans les jours de froid, de gel (et) de glace, aux jours de lever de Sirius qui « *iṣudu* » comme le cuivre...)⁵. La proposition *šādu* = « rot sein » apparaît dans SSB I⁶.

Voilà donc un passage bien plus ancien que ceux donnés ci-dessus, qui semble aller dans le sens attendu par les auteurs. Dans le cas où Sirius aurait été rouge, il y a deux millénaires au moins, l'étoile aurait subi une évolution extraordinaire ; pour l'expliquer, plusieurs hypothèses peuvent être avancées ; celles de J.-M. Bonnet-Bidaud et C. Gry reposent sur l'existence d'un troisième corps dans le système de Sirius⁷, troisième larron qu'ils se proposent de découvrir.

Ces auteurs sont conscients de « l'ambiguïté de termes désignant la couleur, de possibilités d'erreurs de transcription », ils admettent que « l'identification même de (tel astre) peut être controversée » ; ils m'évitent d'avoir à écrire ces réserves.

1. *La Recherche* 239, janvier 1992, volume 23 p. 105 s.

2. Cf. les références données par les auteurs p. 105 et 106, op. cit.

3. *La Recherche*, op. cit.

4. *Annals of Kings of Assyria*, p. 140, ll. 13 à 15.

5. Dans CAD §, *šādu* B) p. 59, le passage est cité et traduit par « Sirius qui est aussi rouge que le cuivre fondu ». Dans AHw, *šādu* II) p. 1074 : « Sirius šā kīma erī (Kupfer) *i-su-du* (rot wurde) ».

6. *Sternkunde und Sterndienst in Babel*, I; F. X. Kügler, p. 242 ; Münster, 1907.

7. Car Sirius est en fait un système double : Sirius A et Sirius B.

Bernard MANEVEAU (20-02-92)

Université de Bourgogne

UFR Sciences et Techniques

21004 DIJON Cedex 04

8) **Ein neuer akkadischer Lautwert** – Kürzlich legte S.M. Maul die in Tall Bderi am unteren Hābūr aufgefundenen Texte in Autographie und Bearbeitung vor¹. – In Zeile 14 der in mehreren Textvertretern erhaltenen Inschrift des Lokalfürsten Aššur-ketti-lēšer heißt es :

[m]u šaṭ-ra it-te mu-šú a-na áš-re-šu lu-ter²

« Die Inschrift möge er zusammen mit seiner Inschrift an ihren ursprünglichen Ort zurücklegen »

Demgegenüber bietet der Textvertreter N (= DeZ 6121) den folgenden Eintrag :

mu KUR Á RA it-te mu-[šú] [...]

Wie S. Maul richtig gesehen hat, kann diese Zeichenfolge auf zwei Arten erklärt werden³ : entweder durch die Annahme eines Schreibfehlers oder durch die Ansetzung eines Lautwertes *šet_x* für das Zeichen KUR, das man mit dem Silbenwert *er* komplementiert worden wäre : mu *šet_xer*-ra it-te mu-[šú] [...]. Eine Entscheidung möchte Maul jedoch nicht fällen.

Welche Lesung in diesem konkreten Falle letztlich vorzuziehen ist, vermag auch ich nicht zu entscheiden. Ich möchte jedoch an dieser Stelle darauf hinweisen, daß ein Lautwert *šet_x* des Zeichens KUR bereits aus einem Emar-Text bekannt ist.

In dem Extispizin-Text Emar VI/4, 669 :40 heißt es : érin lugal *it-ti* dingir-*li* ana da-ke er-KUR. Diese Apodosis ist aus anderen Omentexten gut bekannt, s. die Belege CAD E 284 sub *erēšu* A 1b2' und noch CT XLIV 37 Vs.3 : érin-ka *it-ti* dingir *ta*-[na] da-*lkel-em* er-*še-et*. Daß auch an der genannten Emar-Stelle nicht von einer phonetischen Variante *eršat* für *eršet* auszugehen ist, zeigt eine Parallelstelle aus demselben Text : [érin lugal] *it-[ti* din]gir-*li* a-na da-ke-em er-*še-et* (Zeile 57). Letzlich kann natürlich eine Verschreibung nicht ausgeschlossen werden ; doch sollte die Annahme eines Schreibfehlers stets als letzte Möglichkeit in Betracht gezogen werden.

Leider sind mir weitere Belege nicht bekannt geworden, doch scheint der Lautwert *šet_x* des Zeichens

KUR, wofür zweifellos auch die Lesungen *šed* und *šeṭx* postuliert werden können, ernsthaft in Erwägung zu ziehen zu sein: zu belegen sind die Lesungen *šeṭx* und *šeṭx*⁴. Da beide Stellen aus Syrien stammen und zeitlich in die zweite Hälfte des 2. Jahrtausends zu datieren sind, gilt es, weitere Textfunde aus dieser Zeit und diesem geographischen Raum abzuwarten, die die vorgeschlagene Lesung stützen oder widerlegen können.

1. S.M. Maul, *Die Inschriften von Tall Bderi* (Berliner Beiträge zum Vorderen Orient. Texte 2; Berlin 1992).
2. Zitiert nach Textvertreter A (= DeZ 6126): für Varianten s. Maul, *Tall Bderi* 26.
3. Ebd. 33-34.
4. Der Lautwert *šeṭ/t/tx* wird auch nicht bei W. von Soden/W. Röllig, *Das akkadische Syllabar* (AnOr 42; 4. Auflage Rom 1991) verzeichnet.

Thomas RICHTER (07-04-92)
Willmannsdamm 6
D-1000 BERLIN 62 ALLEMAGNE

9) Old Assyrian *idīnum* – Besides the hitherto occurred references of *idīnum/edinu* « Steppe » AHw 187b which has been equated Sumerian EDIN = *e-di-nu* (MSL 3,104,90) the word occurred as a way of locality in which somebody was punished *ū ina idinnim idukkūšu* « and they will kill him in the Steppe » (cf. B. Kienast, FAOS Beih. 1, p. 68, n.71a). Lewy's suggestion « beim Termin des Prozesses » (EL 5,16.24; 10,11) was rejected (see K. Hecker, GKT 17d under *itinnum*). Cf CAD IJ 297b sub *itinnu* B (mng.unc.) The new occurrences of the word we came across are as follows and a connection to « Steppe » or « trial session » seems less likely in view of the former interpretations.

- 1) ¹⁵... *ù i-dí-nim ša* ¹⁶[*A-wi-a-lá i-]dí-sí-ma* Kt j/k 625 (T. Özgüç'e Armağan p. 54) where we left open. « and the *idīnum* belonging to (Awiala) he gave her ».
- 2) ... *zi-tú-šu* ¹⁰ *i-dí-ni-šu uš-te-sí...* Kt 89/k 383, 9-10 « He turned over his share (and) *idīnu* »
- 3) ... ¹⁸*zi-tú-šu i-zu-[zu ú]* ¹⁹*a-ša-sú i-dí-[ni-šu...]* ²⁰ *i-da-gal...* Ky 89/k 369,18-20 « His share they will divide and ... will look at/after his wife and his *idīnu* ».
- 4) ²² [n ma-na] KÙ.BABBAR *i-[da-an ú i-na i-dí-n]im i-du-<ku>-šu* Kt 89/k 379-22 « He shall give n mina(s) of silver and they will kill him in *idīnum* ». The latter is parallel to the formerly attested usage, again calls for a locality or field.

Under these circumstances the word gains a new concept and its occurrences mentioned together with *zittu* « share in jointly owned property » (example 2); and after his share has been divided by the others, somebody takes care of his wife and *idīnum* (example 3); and further the *idīnum* belonging to the male partner of the divorce, (to the broken part we restored Awiala) was Awiala (see T. Özgüç'e Armağan in ibid.) his *idīnum* is given to the female partner of the case (example 1) altogether call for a kind of possession which could be owned privately. The above quoted texts are all dealing with division of houses (a detailed study of the textes have been dedicated to the honor of Nemet Özgüç and will be out soon) the *idīnum* probably implies his other assets (field, real estate) which are outside the urban areas. A rural connection to the owners in the open country is logic, a hint that the owner is punished in his own estate.

Veysel DONBAZ (12-03-92)
İstanbul Arkeoloji Müzeleri Sultanahmet
ISTANBUL TURQUIE

10) *'asaryānum* éblaïte, *šariyanni* hurrite – A) Le répertoire lexical éblaïte connaît un terme, *a-sar-a-nu*, identifié, mais non traduit, dans MEE 2.41. Dans les textes édités on peut encore identifier deux autres attestations de ce mot, soit ARET 7.112 et MEE 2.29 :

- [1] ARET 7.112, r. I :1-III :2 : (tissus) / 1 DIB GÁxLÁ 50 kù-sig₁₇ / 4 kù-sal 2 níg-anše-ak GÁxLÁ 1 ma-na kù :babbar 1 1/2 kù :babbar 1 sīla / 33 zabar / *a-sar-a-núm* / bar-uš / 20 urudu / 1 sīla / níg-ba *Har-NE-a...* ;
- [2] MEE 2.29, r. I :1-8 : (tissus) / 1 DIB GÁxLÁ 50 gín dilmun kù-sig₁₇ 4 kù-sal GÁxLÁ 1 ma-na kù :babbar / 50 gín dilmun urudu / sīla / *a-sar-a-nu* / *ṣ̣ar-la-PI* / *hi-mu-DU* / *guruš-guruš* / *ha-zu-wa-anki* ;
- [3] MEE 2.41, r. I : 4-II :2 : (tissus) / 2 níg-anše-ak 4 kù-sal GÁxLÁ 1 ma-na kù :babbar / 1 *a-sar-a-nu* / GÁxLÁ 40 gín dilmun zabar / 1 zag GÁxLÁ 20 gín dilmun urudu / 1* gín dilmun kù :babbar / *šir-za-sú* / 3 zabar bar-uš / níg-ba *Hal-NE-a*.

D'après le parallélisme de ces trois passages (dans des textes étroitement liés, même pour d'autres motivations) il semble évident qu'il s'agit d'un mot, et non pas d'un NP.

Pour ce qui est de sa signification, les trois passages font référence à des équipements pour équidés et chars, comme l'indique la présence des termes níg-anše-ak et kù-sal. Ce fait, ainsi que la syllabation du mot, suggèrent l'identification de l'éblaïte *a-sar-a-nu/núm* comme *'asaryānum*/ et son rapprochement d'un terme

culturel nord-occidental non sémitique, attesté par ailleurs en hurrite : *šariyanni*, « cuirasse de protection pour hommes, chevaux, chars », selon la définition d'E. Laroche, *Glossaire de la langue hourrite*, p. 215 s. On retrouve ce terme emprunté en akkadien, généralement sous la forme *sariam*, en ougaritique comme *tryn*, en hébreu comme *š/siryô*, en syriaque comme *šeryonô*, en égyptien comme *tryn*.

L'attestation éblaïte indique donc que le terme, avec un *n*, était le plus ancien, et que la variante babylonienne, avec un *m*, était secondaire (peut-être due à la réinterprétation ou la normalisation d'un mot étranger) ; les doutes de C.H. Gordon, *apud* W. Ward, *JAOS* 80 (1960), p. 327, n. 43, à propos de l'obligation de trouver une origine hourrite au mot, sont toujours d'actualité. Il est possible que la graphie éblaïte avec 'prosthétique indique la normalisation du terme ancien, d'origine non sémitique (quelque chose comme *šriyan éventuellement).

L'autre comparaison éventuelle, possible d'un point de vue formel, du terme éblaïte avec l'akkadien *šer'ānum*, « veine ; muscle, tendon, nerf », est générée par le fait qu'en akkadien, ce terme est toujours attesté en étroite liaison avec les noms de parties du corps et jamais employé avec une valeur dérivée de « fouet » ou analogue.

Même si c'est le hourrite qui a introduit plus tard le terme pour cuirasse dans les langues sémitiques (à un moment culturel identifié, cf. A.L. Oppenheim, *JCS* 4 [1950], p. 194), la terminologie hourrite pour chars et chevaux, novatrice à son époque, peut dériver d'un état lexical plus ancien, non encore précisable.

B) Le lexique éblaïte concernant l'équipement des équidés et chars atteste donc les termes suivants déjà repérés pour le harnachement :

– eškiri_x (KIRI.ÉŠ), « bride » (cf. A. Archi, *Mél. Birot*, p. 32 ; C. Conti, *MisEb* 1 [1988], pp. 48-49) ;

– níg-anše-ak, « guides ». H. Waetzoldt, *NABU* 90/96, sur la base de textes inédits, a identifié le correspondant éblaïte de ce sumérogramme dans la graphie *lu-bù-gu/gú/ga* ; ce terme éblaïte (à la différence de Waetzoldt) doit être interprété /rub(ū)qum/, à partir de la racine occidentale *rbq « attacher (des animaux) », cf. arabe *rabaqa* « attacher, prendre au col avec une corde », hébreu *marbēq* « le lieu où l'on attache les animaux », moyen-hébreu *rebāqōt* « traction, paire (d'animaux) » ;

– kù-sal, « bossette du mors », ou « pendentif » ;

– ziqirratum, « panache » ;

– ba-a-nu, interprété par Pettinato comme un « diadème », et par Archi comme « bandeau » (cf. de façon générale pour cet ensemble de termes, Archi, *Mél. Birot*, pp. 31-33).

A ces termes, on doit en ajouter d'autres, d'après les trois textes cités au début, qui confirment l'interprétation proposée pour *a-sar-a-nu/núm* :

– *a-sar-a-nu/núm*, « une cuirasse », en zabar ou urudu : d'un poids d'environ 30 sicles de bronze dans le passage [1] (33 en association au bar-uš, qui à lui seul pèse 3 sicles dans le passage [3]), et de 40 sicles de bronze dans le passage [3] ; de 50 sicles de cuivre dans le passage [2], en association au sīla et peut-être au x-dar-la-PI (le sīla à lui seul pèse 20 sicles d'urudu dans le passage [1]) ;

– bar-uš, « aiguillon » (dans la liste lexicale éblaïte bilingue, VE 1110, glosé par un terme générique ū-tum, /ūdum/, « bâton » ; cf. P. Fronzaroli, *QuSem* 13, p. 151), en zabar : d'un poids de 3 sicles (33 avec *a-sar-a-nu/núm*, qui à lui seul pèse 30/40 sicles). Il s'agit d'un objet pour lequel est nécessaire une petite quantité de métal ; cf. *ARET* 7.3, r. IV :3-6 : 4 gín dilmun kù-sig₁₇ kešda bar-uš BAR.AN-BAR.AN ;

-- zag, « côté, bord du chariot » (v. *ARET* 3, 394, et *ARET* 7, p. 238), « un ornement ou l'armature du char » (cf. H. Waetzoldt, *MEE* 10, p. 88), en urudu : dans le passage [3] d'un poids de 20 sicles et décoré d'une certaine quantité d'argent. Cf. aussi *ARET* 2.51, r. I :1-5 : 1 ma-na 20 x a-gars / [GIŠ]-zú /x-x-x a-gars-gars / 4 zag/2 giš-gígir-ii ; *ARET* 3.338, v. VI :1-2 : zag/ 1 giš-gígir ; *ARET* 8.537 (6) : [2 m]a-na [16] gín dilmun kù :[babbar]/[šu]-bal-ak / 34 gín dilmun kù-sig₁₇/šir-za 2 giš-gam-gam* 1 zag/1 giš-gígir-ii-gibil ;

– sīla, « un vase » et, dans le contexte d'un équipement de chariot, « un récipient en métal », en urudu : d'un poids de 20 sicles dans le passage [1] et, dans le passage [2], de 50 sicles associé à l'*a-sar-a-nu/núm* (de 30 sicles environ). Cf. aussi *ARET* 7.3, r. III :4 1 gín dilmun kù-sig₁₇ / sīla / giš-gígir-ii ; TM.75.G.1402 (cf. L. Milano, *SEb* 3 [1980], pp. 3-4 [14]) : 1 1/2 gín dilmun kù :babbar / 1 sīla / giš-gígir-ii. Pour la signification du terme dans un contexte de char, cf. peut-être le cas de *sappum*, aussi bien un vase précieux qu'une baguette, partie de char dans les textes de Mari ; cf. A. Catagnoli, *Florilegium marianum*, p. 27 et n.12.

-x-dar-la-PI, en urudu dans le passage [2] ; terme à collationner.

Giovanni CONTI-Marco BONECHI (03-92)

Dipartimento di Linguistica

Università di Firenze

Piazza Brunelleschi 2

FIRENZE. ITALIE

11) *tišānum* éblaïte = akkadien de Mari *tišānum* – On trouve parfois à Ebla en relation avec l'objet précieux BU.DI (un bijou habituellement attesté par paire) un terme écrit avec les graphies *ti-sa-na* [1a-b], *ti-sa-na-a* [2a] et *ti-ša-nu* [3a-d] :

[1a] ARET 4.11 (62) : (tissu de laine) 10 gín DILMUN kù:babbar / 2 BU.DI 2 *ti-sa-na* / níg-ba / ^dga-na-na ;

[1b] ARET 7.79 (13) : 10 gín DILMUN kù:babbar / 2 BU.DI 2 *ti-sa-na* / níg-ba / ^dga-ga-na (vraisemblablement une erreur du scribe pour ^dga-na-na) ;

[2a] ARET 3.440 v. V :1-4 : 10 gín DILMUN kù:babbar / 2 BU.DI *ti-sa-na* / ^dga-na-na ;

[3a] MEE 10.20 v. XII :4-10 : 4 gín DILMUN kù:babbar / 8 *ti-ša-nu* / níg-ba / *ma-lik-tum* / ^dutu / GÁ.KI / ^dKU-ra ;

[3b] MEE 10.29 v. XII : 21-24 : 10 gín DILMUN kù:babbar / 2 BU.DI 4 *ti-ša-nu* / níg-ba / ^dga-na-na ;

[3c] TM.75.G.1771 v. XIII :27-XIV :7 : 10 gín DILMUN kù:babbar / 4 *ti-ša-nu* 2 BU.DI / níg-ba / ^dga-na-na / *in UD / GIŠ.DUG.DU / al₆* ;

[3d] TM.75.G.2508 v. V :24-27 (dans un contexte semblable au précédent).¹

Les typologies en question sont les suivantes :

(a1) 10 sicles d'argent pour 2 bijoux-BU.DI avec (2) paires de *t.* ;

(a2) 10 sicles d'argent pour 2 bijoux-BU.DI avec 4 *t.* ;

(b) 4 sicles d'argent pour 8 *t.*

Le passage [3b] rend donc évident que 2 *t.* correspondent à 1 BU.DI (notons dès lors l'usage particulier du duel, surtout dans [2a]) ; dans les cas (a1) et (a2) le BU.DI pèse 5 sicles d'argent (pour les différents poids des BU.DI, cf. A. Archi, *Mél. Birot*, p. 30, et l'index d'ARET 7, s.v.).

D'un point de vue formel, les attestations de la typologie (a) permettent de tenir le terme *ti-ša-nu* et ses variantes comme un élément régulier du bijou-BU.DI, en accord avec les éditeurs, le premier désignant la forme d'une partie du second. Notons, par ailleurs, que ce bijou est caractéristique, dans les textes édités, de l'offrande à la divinité Ganana. La typologie (b), un *unicum* jusqu'ici, indique aussi qu'en plus d'être une partie d'un bijou bien précis, le *ti-ša-nu* peut être aussi un objet précieux particulier ; de toute façon, son faible poids, le nombre de 8 et la relation avec d'autres divinités peuvent suggérer que dans ce cas aussi, on parle en réalité d'un certain nombre de bijoux BU.DI.

Le BU.DI est habituellement considéré comme un pendentif ou une épingle. De fait, on trouve les paires de BU.DI dans des moments « importants », souvent en relation avec la reine (d'Ébla et d'Imar) et pour des offrandes à une divinité ; il semblerait de plus que chaque BU.DI peut être pourvu d'une « tête », d'un « sommet », sag (cf. Archi, *loc. cit.* : 2 BU.DI 2 sag). Quelle que soit l'interprétation de la graphie BU.DI, la comparaison avec la bijouterie proche-orientale (la plupart du temps d'époque plus récente, il est vrai), suggère d'identifier le BU.DI avec un terme qui se réfère à une classe d'objets précieux susceptibles d'avoir une ou plusieurs « têtes » et pour lesquelles soit attestée la présence de motifs thériomorphes (cf. plus loin) : en dernière analyse, épingles ou bracelets. La mention du BU.DI, par d'autres textes administratifs éblaïtes, dans l'équipement de vêtements particuliers (en particulier le *zara₆-túg*) pourrait faire pencher pour l'épingle, interprétée comme fonctionnelle pour pouvoir revêtir cet habit ; s'il est possible d'instaurer un parallèle entre les cas cités ci-dessus au point (a) : 2 bijoux-BU.DI avec chacun 2 *t.*, et les cas de « 2 BU.DI 2 sag », on pourrait émettre l'hypothèse que, quand ils sont munis de têtes, les bijoux-BU.DI en auraient chacun deux ; avec une telle interprétation, qui est possible, l'hypothèse « bracelet » serait peut-être plus appropriée.

Toutes ces considérations, le fait que les occurrences de *ti-ša-nu* et variantes prennent place dans des contextes identiques et enfin le manque d'autres possibilités évidentes, suggèrent de rapprocher le mot éblaïte du nom de capridé *tišānum*, attesté à Mari à l'époque paléo-babylonienne : c'est un terme culturel occidental rare, interprété par J.-M. Durand comme un « chamois » ou un « mouflon » (cf. NABU 88/15).

Par conséquent, la nouvelle attestation éblaïte du *tišānum* fait remonter l'existence de ce terme jusqu'à la seconde moitié du III^e millénaire, avec une forme identique à celle que connaît plus tard Mari et très proche de celle qu'atteste l'hébreux *dišon* ; la forme éblaïto-mariote du mot doit donc être comprise comme celle d'origine, dérivée du nom sémitique du bouc, **tayš-* (de l'akkadien *daššu* à l'hébreu *tayiš*, à l'arabe *tays* et au soqotri *teš*, cf. P. Fronzaroli, *ANLR*, série VIII, vol. XXIV [1969], p. 29, n. 6.54). Une de ses traductions (hypothétique, mais formellement appropriée à la dérivation sémitique) peut donc être « chevreuil ».

Phonétiquement, la forme présente déjà en éblaïte la contraction de la diphtongue en *ī*, ce qui est un phénomène possible à Ebla, même s'il n'est pas encore obligatoire (cf. Conti, *MisEb* 3, [1990], p. 35). La contraction d'une diphtongue *ay* est prouvée aussi par le traitement médo- et néo-assirien *tēšenu* (à côté d'une forme aberrante *tūšēnu* ; pour la comparaison de ces formes avec le mariote *tišānum*, cf. B. Lion, *NABU* 1991/60). Le lien direct avec le mot hébreïque, qui désigne un type d'antilope, indique donc, comme l'éblaïto-mariote un capridé et non un bovin, et non point l'akkadien *ditānu* (qui note un bovin, et dont on pourra peut-être expliquer une dérivation possible, comme nom d'un animal étrange et inconnu, de ce nom sémitique d'un capridé). Le mot éblaïte, comme celui de Mari, sera donc à reconstruire * /*tayš-ān-um/ > tiš-ān-um/*, et, dans les

attestations éblaïtes au duel plus fréquentes, /tīš-ān-ā(n)/ (ou /tīš-ān-āy(n)/, si la graphie *ti-sa-na-a* est à considérer comme la plus correcte, avec l'indication, à vérifier grammaticalement, d'un génitif duel). Il faut noter de toute façon que la concomitance en éblaïte de la contraction d'une diphongue et de l'alternance graphique *sa/ša* laisse supposer que, dans cette langue, comme par la suite dans l'akkadien de Mari, *tīšānum* est un terme culturel dérivé d'une aire voisine, peut-être plus septentrionale.

Le capridé *tīšānum* appartient donc au répertoire figuratif de la bijouterie éblaïte, s'intégrant dans une série de termes de ce domaine qui indiquent des animaux exotiques. En effet, au moins dans une occasion exceptionnelle, un bijou-BU.DI est qualifié en référence à une décoration spécifique, zoomorphe, dans ce cas, vraisemblablement mythologique :

ARET 7.7 r. V :2-v. I:3 20 (gín DILMUN kù-sig₁₇) 2 BU 4* ušum :gal* 3 sag / ib-dur-i-šar ù / en-na-NI / šu-mu-tag₄ / pa₄-ba₄, passage relatif à la dépense d'or effectuée pour deux épingle (BU sert ici d'abréviation pour BU.DI), avec, chacun, deux dragons à trois têtes, les deux bijoux étant ensuite « attribués » à la reine de Mari.

En plus du dragon, notons aussi l'attestation du terme dàra-dà :

ARET 2.8 r. I: 1-2 : 1 ma-na kù-sig₁₇ / 2 *ti-gi-na* dàra-dà* ;

ARET 8.534 v. VI:4-7 : 2 ma-na kù:babar / šu-bal-ak / TAR kù-sig₁₇/2 *ti-gi-na* dàra :dà*.

Dans la liste lexicale éblaïte, le sumérogramme est glosé *a-wa-um* (VE 1251') : il doit s'agir d'une variante avec *w* intervocalique pour l'akkadien *ayyalu* (ass. *ya'alu*), « cerf » (sem. **ył*) ; pour le rapport avec le sumérogramme (variante de dàra-maš-dà, = acc. *nayalu*, « chevreuil ») et pour l'attestation de la liste éblaïte, voir *na-a-lu* = *a-a-lu* dans *Malku-šarru* V 55.

On constate aussi :

ARET 2.13 XII :14-XIII :1 : 5 ma-na kù-sig₁₇ / 1 giš-šú 1 níg-tur lú lulim.

Un autre animal exotique cité dans les textes administratifs (même s'ils ne sont pas en relation évidente avec des bijoux) est l'IGI.DÀRA :

ARET 3.635 v. IV :2'-3' : 1 gín dilmun kù:babar / níg-sa₁₀ 2 si IGI.DÀRA.

Ici le sumérogramme désigne un capridé de montagne : sinon un synonyme de *tīšānum*, certainement un animal qui lui est très semblable ; cf. VE 1452' (recension A₂) : IGI.DÀRA = *wa-'aṣ-lum*, /wa'lum/, « bouquetin, chèvre de montagne » (sem. occ. **wa'l-*, non attesté en akkadien).

Giovanni CONTI-Marco BONECHI (03-92)

12) On *ARET* III 446 and *ARET* III 456 – Neither *ARET* III 446 (=TM.75.G.3509) nor *ARET* III 456 (=TM.75.G.3520) look like ordinary Eblaite economic texts. Rather, both the fragments can belong to the « chancellery texts » of the Ebla archives.

Furthermore, it seems very probable that the two fragments come from a unique tablet, firstly, because of their textual features, and secondly, because their findspot is the same : Archive L.2769, Nord A floor.

It is not possible to verify if *ARET* III 446 and 456 are material joins, but this seems improbable. The edition of *ARET* III 446 reports nothing about the external features of the fragment (cf. *ARET* III, p. 132), and the photograph seems to confirm that the fragment does not come from the lateral parts of the tablet (Pl. XIII) ; possibly it belongs to the obverse. *ARET* III 456 is the left inferior corner of a tablet (cf. *ibid.*, p. 134).

On these grounds, a possible preliminary reconstruction of the actual text might be the following :

obv.I :1'-5'	<i>ARET</i> III 456 r. I
obv.? II? :1'-8'	<i>ARET</i> III 446 I
obv. II :1''-2'	<i>ARET</i> III 456 r. II
obv.? III? :1'-6'	<i>ARET</i> III 446 II
obv. III :1''-2''	<i>ARET</i> III 456 r. III
obv. IV :1'-2'	<i>ARET</i> III 456 r. IV
rev. I :1-2	<i>ARET</i> III 456 v. I
rev. II	<i>ARET</i> III 456 v. II

It is not possible to determine the number of the columns of the actual text, but it would not be surprising if the tablet was not a big one. Of course, further research will determine if there are other fragments belonging to this (hypothetically) unique tablet.

obv. I :1'	gu ₄
obv. I :2'	udu-udu
obv. I :3'	lu ₂
obv. I :4'	TIL

obv. I:5'	še
obv.? II? :1'	[(x-)]UD
obv.? II? :2'	[n]u-gi ₄
obv.? II? :3'	nig ₂ -sa ₁₀
obv.? II? :4'	1 na-se ₁₁
obv.? II? :5'	1 gu ₄ -SU ₃
obv.? II? :6'	zab ₃
obv.? II? :7'	wa
obv.? II? :8'	[...]
	(...)
obv.? II? :1''	ku ₂
obv.? II? :2''	a-ur _x -a-ur _x
obv.? III? :1'	ḥul[(-x)]
obv.? III? :2'	si-in
obv.? III? :3'	TIL-SU ₃
obv.? III? :4'	gi ₄
obv.? III? :5'	ap
obv.? III? :6'	NU NA [x(-x ...)]
	(...)
obv. III :1''	TIL-[SU ₃]
obv. III :2''	šu-dug-ma
obv. IV :1'	[x][...]
obv. IV :2'	e ₃
rev. I:1	'a-ba-du
rev. I:2	[x][...]
rev. II	[...]

All the words are well known from other Eblaite texts (in particular, note 'a-ba-du, here in rev. I:1, and also in *ARET* 2.32 obv. IV:9 : certainly it is not a PN).

The following brief remarks deal with some paleographical problems, while an interpretation of the text needs further research.

Judging from the photograph, in obv.? II? :1' [d]Utu, proposed by the editors, does not seem very probable, and moreover in this reconstruction not necessary ; if so, the text does not deal with the sun god, and before UD a preposition *in* or a figure should perhaps be presupposed ; alternatively, even simply UD is possible, and in obv.? II? :5'-SU₃ can be referred to na-se₁₁.

In obv.? III? :6', a PN *Nu-na-z[i(-x)]*, proposed by the editors, is without parallels in the Ebla onomastics, and does not seem probable ; furthermore, an Eblaite word *nu-na-[zi]¹[-(x)]* is not elsewhere attested. In this case, a negative verbal form should be expected, but in the Ebla texts a negation is expressed either by nu + a verb written with a sumerogram, or by /lā-/ + an Eblaite verbal form (and thus nu na-[zi]-[...] seems impossible) : in these texts I don't know of a verb written through a sumerogram beginning with na, and paleographically compatible with the traces of the sign after NA in our fragment.

Marco BONECHI (03-92)
Via Caduti sul lavoro 8
52100 Arezzo. ITALIE

13) On *ARET III 683* – The Eblaite fragment *ARET III 683* (= TM.75.G.3757, not published in photograph) becomes comprehensible if interpreted as a new fragment of a bilingual lexical list.

I:1'	še-gibil
I:2'	KA.U ₂ .KAK (?)
I:3'	KI.DARA ₃ .DIM.GAR.GAR
I:4'	[...]
II:1'	wa
II:2'	rī-ma-tum
II:3'	DIN-mušen
II:4'	gi-ti-da-núm

II :5' [...]

I :1' : še-gibil is known, without the gloss, in the B source of the Eblaite bilingual lexical list (for the four sources of the list see now G. Conti, *MisEb* 2 [1989], pp. 45 ff., and *MisEb* 3 [1990], with previous bibliography), and like VE 671 in *MEE* IV. This entry appears to be unique and peculiar to the B source, being absent not only in the other sources (A and D omit; C is in lacuna), but also in the monolingual lists. Apparently on the basis of the ŠE₃.BAR.UNKEN (that however seems here in lacuna, cf. *MEE* IV, p. 275), VE 672 has še-gibil₄ = *ga-a-tum* (lemma in A, B and D; gloss in A and B). An etymology of the gloss, fitting with the meaning of the lemma, is the sem. **qlw* «to roast, to parch grain»: /*qalw-at-um*/, «parched grain». In the Eblaite economic texts, only the sumerogram še-gibil is attested (cf. *ARET* IX 22, 23, 113 and 114).

I.3': the paleography of the lemma is in ARET III, p. 407. The lemma KI.DARA₃.DIM.GAR.GAR in our fragment must be compared with the sumerogram in VE 1212, KI.DARA₃! .DIM.GAR.GAR attested by the sources B (A₂ has the lemma in lacuna), and by the EV c and i (in i only the beginning of the lemma is conserved): all the four lists have the gloss *a-NE-lu za-a-tim*.

From a paleographic point of view, the sign ŠEG₉ has to be intended in *ARET III* 683, because the sign has the same form as the sign ŠEG₉ in the Eblaite « sign-list » (cf. A. Archi, *Eblaistica* 1 [1987], p. 107, III :11, and p. 109, IV :16). The same sign has to be read *dara₃* in VE 1191 (source A₂, courtesy of A. Archi and G. Conti), where the name of the gazelle is dealt with (*dara₃-maš-dà = za-ba-a-tum*, /šabaytum/, cf. M. Krebernik, *ZA* 83 [1973], p. 42). The lemma in our fragment is likely an alternate writing of the lemma in VE 1212 ; in the sources B, c and i, however, DARA₃ is written without the GAD (collations by courtesy of P. Fronzaroli). According to the editor, in the fragment *MEE III* 23 DARA₃ = *ELLes* 150 is also written without the GAD ; cf. also the form of the sign in *MEE IV*, text 40, obv. II :2 ; for other writings cf. *ibid.*, pp. 21, 34 and 95.

In the gloss in VE 1212, the second word is written like a variant of the well known Eblaite term *za-la-tum*, /saltum/, meaning « semolina » (cf. L. Milano, *MARI* 5 [1987], p. 528 and n. 28; *ARET* IX, p. 409), var. *za-a-tum* (cf. L. Milano, *SEb* 7 [1984], p. 223 ; A. Archi, *AoF* 13 [1986], p. 204) and *za* (e.g. *ARET* IX). However, it seems very difficult to find a satisfactory reason to relate the Eblaite term for « semolina » (for which we have not the equivalent sumerogram) with the term in *ARET* III 683, and I am unable to understand the sumerogram KI.DARA₃.DIM.GAR.GAR. That this part of the fragment deals with vegetables remains only a possibility, and the connection of the term *a-NE-lu* with '*a₅-bi-tum*', « baking », and *a-bi-(a)-tum*, « bakeresses » (these terms are attested in *ARET* IX, cf. pp. 377 and 399), is not probable, because the verb here is the sem. **py*. Moreover, an interpretation /wābilum/, proposed by Archi (*ARET* VII, p. 203), for the gloss of VE 1212 and the term *a-bi-LUM* (attested in a difficult economic text concerning gold), remains hypothetical. Formally, the gloss is analysable as /HaBiL ZaHH-at-im/, or /HaBiL ZaH(a)Dim/.

Incidentally, we can note that the Eblaite *saltum*, « semolina », is sometimes mentioned together with another term, written *du-gu* (ARET II 21 [2]) or *du-gúm* (TM.75.G.1382 obv. I:1-2, and TM.75.G.2046 obv. I:1-2 ; cf. A. Archi, AoF 13 [1986], pp. 194 and 198); a convincing etymological derivation is from the sem. **dqq* « to reduce to powder », SAr. *dqq* « flour », Eblaite *duqqum* « (a kind of flour or powder) ». Furthermore, while in ARET VII 80 (7) it is not clear if *du-LUM* is a PN or a qualification of *ku₃:babbar*, in ARET I 7 (43') : 2+2+2 fabrics / *zi-zi / na-sa-ra-NI / ma-ríkī / ga-mi-a / du-LUM / lu₂ giš-giš*, *duqqum* is probably attested anew : here *ga-mi-a* and *du-LUM* are not PN. A possible interpretation is : « 2+2+2 fabrics for the mariotes Zizi and NašraNI, the two who grind the powder of woods », /qamīħā duqqim 'iši/, from sem. **qmħ* « to grind » (the root is attested at Ebla, cf. G. Conti, *MisEb* 3 [1990], p. 92 ; for the form of the dual in the construct state cf. now P. Fronzaroli, *MAARAV* 5 [1990], p. 123 ; for *duqqim* written *du-gúm* cf. e.g. VE 1199, *ur₂ = za-ra ba-tim/tum*).

¹¹:1' the use of *wa* implies, in this part of the text, a sequence: [sumerogram / gloss(es)] *wa* *ri-matum*; this pattern is attested only in the A₂ source and in the EV c, g and i, and *ARET III* 683 is not a join of these EV.

II:2' in the Ebla texts a term *ri-ma-tum* is not elsewhere attested; if this part of the tablet deals with animals (cf. II:3'-4'), the word should be the Eblaite equivalent of the akk. *rimmatum* « worm », or *rīmtum* « (a savage cow) ».

II:3'-4' this equivalence must be the same as VE 1226': [DIN]-[mušen] = *gi-ti-da-LUM* (source B, collation by P. Fronzaroli).

For the gloss P. Fronzaroli kindly suggested to me an interpretation /kīdit-ān-um/, «that of the outside > that of the steppe» (cf. the zoological term *Arvicola*, for a genus of rodents), here «the bird of the steppe». The sumerogram would be a variant of the edin-mušen, attested in the Eblaite version of the Bird List as DA-mušen (cf. G. Pettinato, *OA* 17 [1978], p. 170, *ad* 53, and *MEE* III, p. 116; M. Civil, *ibid.*, p. 276); another case of DIN for edin is in the Eblaite version of the List of Geographical Names (cf. *MEE* III, p. 235, *ad* 171).

In sum, *ARET III* 683 turns out to be a new fragment of a bilingual lexical list, as confirmed also from its findspot (Archive L.2769, Nord B.d 2): the fragment presents the following entries:

- | | | |
|------|----------------------------------|--|
| I:1' | še-gibil | cf. VE 671 (B) |
| I:2' | K.A.U ₂ .KAK (?) | |
| I:3' | K.LARA ₃ .DIM.GAR.GAR | cf. VE 1212 (B, A ₂ , c, i) |

II :1'-2' [...]	= [...] wa rí-ma-tum	cf. VE ?
II :3'-4' DIN-mušen	= gi-ti-da-núm	cf. VE 1226' (B)

The fragment is therefore very closely related to the source B and A₂, and to the EV c and i (and also g, for the use of wa).

Marco BONECHI (03-92)

14) L'inscription du cylindre néo-élamite de Chigha Sabz (Luristan) – Dans un article intitulé « Two Neo-Elamite Cylinder Seals with Mounted Huntsmen » (*IrAnt* 23 (1988) 221-230), M.N. van Loon publie un cylindre néo-élamite décoré d'une « inscription rendered without attempt at reading signs » (Pl. IIIb). Ce texte assez grossièrement gravé, encadré dans un cartouche, est réparti sur 5 lignes. Il représente simplement le nom du propriétaire du cylindre : ^{md} / *Hu* / *ban* / *úk* (?) / *ka₄* : Huban-ukka.

Seul, le signe de la quatrième ligne fait difficulté. Mais malgré la gravure sommaire, il est possible de l'identifier avec GİR et lui attribuer la valeur úg/úk qui est attestée à basse époque. Ce nom n'est documenté dans l'onomastique élamite que sous la forme ^f*Hu-ba-uk-ka₄* à Persépolis (Fort 471-1 : 46 = PF-NN 541). D'autres exemples montrent que le nom divin *Huban* peut se présenter sous la forme apocopée *Huba*. Ainsi, un ^d*Hubamirriš* est attesté à Malyān (M.W. Stolper, *TTM* I 78 r. 2') et dans les sources mésopotamiennes nous trouvons un *Hubamirsini* (*YOS* 4, 63 : 2), un *Hubasimti* (*BIN* 9, 438 : 21-24) ou encore un *Huba*-^d*Sulgi-taš* (*BIN* 3, 315 : 2-3). Les formes apocopées de *Huban* existent également (cf. *EIW* 716-717). Quant au deuxième élément, on peut le comparer à ^f*U-ka₄* des textes de Suse (*MDP* 9 (1907) 53 : 5) et aux NP composés de *u-ka₄-*, voire de *uk-ku* (cf. R. Zadok, *The Elamite Onomasticon*, *Supp. Annali* 44 (1984), fasc. 3, pp. 46 et 81).

Par ailleurs, il est à noter que la graphie *Huban*, forme syncopée de *Huban*, est caractéristique de la période néo-élamite. Ainsi, dans les textes contemporains de Suse, ce ne sont pas moins de 21 anthroponymes qui comprennent *Huban* comme premier élément (cf. *MDP* 9, 206).

Quant à la date de ce document, située entre 625 et 550 par l'auteur, elle peut être précisée grâce à l'étude de M.-J. Steve consacrée à la période néo-élamite (*StIr* 15(1986) 7-21). Comme ce cylindre est contemporain des tablettes dites « de l'Acropole de Suse », la fourchette peut être ramenée à 605-539.

François VALLAT (15-03-92)

Chemin du Grand St Paul

13840 ROGNES

15) Zu P. Steinkeller, N.A.B.U. 1991/4 « The Container kabkūru » – In diesem Beitrag zitiert P. Steinkeller Or (SP) 47-49,316:1 und erwähnt meine in OA 17 (1978) 46 publizierte Kollation mit der Bemerkung, daß dort « -gul probably a misprint for -kul » sei. Eine Überprüfung meiner damaligen Aufzeichnungen ergab, daß der Text entgegen Steinkeller's Annahme tatsächlich 11 gišNAG.GUL schreibt. H. Neumann hatte die Freundlichkeit, diese Textstelle am Original (VAT 7290) zu überprüfen. Er bestätigte mit Schreiben vom 22.11.1991 die Richtigkeit: « Es steht ganz klar und eindeutig 11 gišNAG.GUL in der Zeile ; kul ist ausgeschlossen. » J. Bauer macht in seinen « Altorientalischen Notizen » Nr. 46 (1992) auf einen weiteren Beleg mit der Schreibung giškáb-gul aufmerksam (TÉNS 462:10). Der Preis eines giškáb-kul-Behälters liegt zwischen 12 und 18 Gran Silber (LaP S. 171 f.). Durch diese Schreibvariante wird die Lesung des zweiten Elements von giškáb-kul nochmals bestätigt.

Hartmut WAETZOLDT (16-03-92)
Assyriologie, Universität Heidelberg
Sandgasse 7 D-6900 HEIDELBERG

16) Zum Verb ga₆ (ÍL) – Mit dem Zeichen ÍL werden zwei verschieden zu lesende Verben geschrieben, wie z. B. der Text Gomi, SNAT 477, 3f. : gi ... ÍL-ğá, aber Rs. 9 še-kur fl-la zeigt. Die Verben lassen sich durch den Auslaut unterscheiden. Der Bedeutungsunterschied zwischen beiden scheint allerdings gering zu sein, denn der Transport von Rohr kann auch mit gi-fl-la bezeichnet werden (Nik 117).

L. Oppenheim diskutierte die verschiedenen Lesungen von ÍL und schlug bereits ga₆-ğá für die Schreibung ÍL-ğá vor (AOS 32, S. 20). Bis heute hat sich diese Lesung allerdings noch nicht allgemein durchgesetzt¹, obwohl es aus den Provinzen Lagaš und Umma mehrere syllabische Schreibungen dafür gab (GA statt ÍL = ga₆). So wird in Lau 251 I 5 der Personennname Un-ÍL, in IV 3 aber Un-ga² und in UCP 9/2, 45 der PN En-ga-ga (so Siegel, S. 118) im Text En-ga₆-ga₆ geschrieben.

J. W. Turner führt in « Early Mesopotamian Agriculture : A Quantitative Model for Ur III Umma »

(Ph.D-Diss., Yale University 1981) S. 470 Anm. 56 weitere Belege für **ÍL = ga₆** an : NBC 5138 :2f. a-šà NN, gú-i₇-da-šè gi-ga-ğá und YBC 353, 1ff. 7 2/3 ğuruš u₄-1-şè, ugula PN GN-şè fb-ga.

Eine syllabische Schreibung besonderer Art fand ich in Umschriften von Umma-Texten, deren Publikation T. Gomi gemeinsam mit F. Yıldız vorbereitet³. Um. 2260 :1f. lautet :

36 un-ÍL

im-GA.AN-ğá.

Dieses im-GA.AN-ğá kann nur für im-ga₆-ğá « Erde/Ton transportiert »⁴ stehen und ist demnach im-ga-an-ğá zu umschreiben. Das -n- in an steht dabei für das Phonem /g/ (s. dazu J. Krecher, Festschrift Lubor Matouš II 7ff., der allerdings das hier diskutierte Verb m. W. nicht bespricht). AN steht auch in sumerischen literarischen Texten mehrfach für die Silbe /ağ/, z. B. in zi-pa-an/ağ⁵.

Die oben zitierte Schreibung aus Um. 2260 bestätigt die von Heimpel (JAOS 106, 565) aufgestellte These, auch die unorthographische Schreibung HÉ-ğá = gan-ğá (Syracuse 164:2, 166:8) stehe für normales ga₆-ğá aufs beste.

Aufgrund der erwähnten syllabischen und unorthographischen Schreibungen ist die Lesung ga₆-ğá für ÍL-ğá gesichert. In Umma und wohl auch Lagaš sprach man das zugrundeliegende Verb 'gag' aus. Nur in wenigen anderen sumerischen Wörtern finden wir wie hier die beiden Phoneme g/k und ğ nacheinander ; z. B. in gíg (GÍN) « Axt » bzw. « Sekel » und kiğ (KIN) « Arbeit, Werk », bzw. « suchen » (J. Krecher, Fs. Matouš 38 und 51).

Neben diesem Verb ga₆-ğ kommt wie erwähnt in identischem Kontext auch fl-l⁶ vor, weswegen eine Bedeutungsnuance zwischen beiden bestehen muß (vgl. z. B. den eingangs zitierten Text SNAT 477). Diese kann jedoch nicht besonders groß gewesen sein. Man könnte an einen Unterschied wie zwischen « tragen » und « schleppen » denken. Die Schreiber hätten dann das ihnen im jeweiligen Fall richtig vorkommende Verb eingesetzt.

1. Lesung ga₆-ğá : J. W. Turner, Early Mesopotamian Agriculture 137 ff., 209ff. ; F. Yıldız-H. Waetzoldt-H. Renner, MVN 14, S. 149. Lesung fl-ğá : z. B. A. Archi-F. Pomponio, VO VIII/1, 16 und 21 ; S. T. Kang, SACT 2, S. 410 ; M. Sigrist, TPTS = OPSNKF 10, S. 37 s. v. fl, ebenso in seinen früheren Publikationen.

2. Oder liegt ein Kopiefehler vor? In HLC 1, 46, 253 IV 3 ist zwar UN.ÍL-la-ne kopiert, doch ergab die Kollation (T. Maeda, ASJ 2, 205), daß der Text UN.ÍL-e-ne aufweist. Die von R.K. Englund, BBVO 10, 29 Anm. 103 aus AnOr 1,85:59 zitierte Schreibung « á-UN.ÍL-ğá u₄ 1755 » möchte ich anzweifeln, denn man erwartet « á-UN.-ÍL-bi 1755 » (vgl. Z. 61 á-DUMU.GI₇-bi). Diese Textstelle bedarf der Kollation.

3. T. Gomi danke ich herzlich dafür, daß er mir die Umschriften zur Verfügung stellte.

4. Vgl. sahar-ga₆-ğá MVN 14,38.

5. M. Civil, JNES 23,8 ; P. Michałowski, The Lamentation over the Destruction of Sumer and Ur S. 122 : 69.

6. Daß wirklich fl bei l-Auslaut zu lesen ist, zeigen syllabische Schreibungen mit il (KWU 726, 727), z. B. in der Wendung (gu₄)á-ğí₆-fl-la (z.B. AUCT 1, 339:11, 365:2, 366:5, 425:6, 548:2), in Um. 1037:1f. aber á-ğí₆-il-la und in AUCT 3, 403:4 á-ğí₆-il_x(KÁR)-la.

Íl-la und ga₆-ğá in identischem Kontext z. B. mit še (AUCT 2, 44:5 und 333:5) mit gi(-zi) (Syracuse 3:8 und 10:5, 20:7) und mit ḫHAR-an (Syracuse 32:6 und MVN 14,491 Rs. 1, 517:2).

Harmut WAETZOLDT (16-03-92)

17) (*m*)armaħħum-mar-mah « ein Obstbaum »? – J.-M. Durand hat kürzlich (N.A.B.U. 1989/2, Nr. 26, S.17f.) die lexikalische Definition des Terminus (*m*)armaħħum neu diskutiert. Ausgangspunkt war dabei die von ihm kollationierte Urkunde ARMT XXV, Nr.372. Hierin wird Edelmetall benötigt um zwei (holzgeschnitzte?) figürliche Darstellungen eines marmaħħum-Baumes (ARMT XXV, Nr.372, Rd.3=Z.11 (bei Durand)) am Thron des Dagan von Terqa einzufassen bzw. zu beschlagen. Es ergibt sich mit J.-M. Durand zweifelsfrei, daß die von den Wörterbüchern (AHw, S.69 ; CAD A/2, S.290) für (*m*)armaħħum vorgeschlagenen Übersetzungen « Gebüsch »? bzw. « thicket »(?) in diesem Zusammenhang nicht zutreffen können.

Den von J.-M. Durand zitierten Stellen möchte ich einen bisher schwer verständlichen sumerischen Beleg für mar-mah =marmaħħum? anfügen, der, ohne endgültig lexikalisch festgelegt werden zu können, gut zu dem sachlichen Ansatz von J.-M. Durand zu passen scheint.

In der von J.A. Maynard, JSOR 3, S.14ff. veröffentlichten Aruru-Klage stellt Rs. 15-22 einen selbständigen Klageabschnitt dar, in dem mar-mah zwischen UL₄.UL₄ « Myrthen »(?)/« Harrüb-Bäume »(?) und eren « Zeder » genannt wird. Zur besseren Verständlichkeit hier der engere Kontext (JSOR 3, nach S. 18, Rs. 15-22) :

15 u₅ ér-mah u₅ [ér-mah]

16 nin₉¹-gal-dmu-ul-lfl-lá u₅ [ér-mah]

17 égi ga-ša-an-ḥur-sağ-ke₄ u₅ [ér-mah]

18 UL₄-UL₄-tur-ra UL₄-UL₄-[mah-a]

19 UL₄-UL₄-ṭéme²sar-gim šú-šú-[a]

- 20 ֩֩mar-mah-tur-re ֩֩mar-ma[ḥ]
 21 ֩֩eren-kud-rá-e ֩֩eren-ku[d-rá-e]
 22 SAHAR? sù-ga uṣ-a [ér-mah]
- 15 Ach, schwere Klage! Ach, [schwere Klage]!
 16 Älteste Schwester Mullils! Ach, [schwere Klage]!
 17 Fürstin Gašanbursaḡal! Ach, [schwere Klage]!
 18 Die kleinen Myrthen(?)/Harrüb(?)-Bäume, die [großen] Myrthen(?)//Harrüb-Bäume(?),
 19 (all') die Myrthen(?)/Harrüb(?)-Bäume sind niedergetrampelt wie Salsola Pflanzen.
 20 Die kleinen marmah-Bäume, die [großen]? marmah-Bäume []?
 21 Bei den gefällten Zedern, bei den gefällten Zedern,
 22 ist der Erdboden verwüstet. Ach, [schwere] Klage!

Aus dem engeren Kontext von Z. 20 geht wohl deutlich hervor, daß eine Deutung von mar-mah als *marru šīru* « große Schaufel » (vgl. CAD M/1, S.287b ; M. Civil, FS Oppenheim, S.69, S. 77) oder *paštšu* « Salbpriester » (vgl. schon B. Landsberger, MSL IV, S. 15 ad Z.27) kaum in Betracht gezogen werden kann. Es liegt also nahe, in mar-mah (20) – analog zu UL₄-UL₄ (18f.) und eren (21) – eine spezifische Baum-bzw. Strauchart zu sehen. Da sich mar-mah in solcher Bedeutung meines Wissens jedoch bisher nicht nachweisen lässt, scheint ein lexikalischer Konnex zwischen mar-mah und ֩֩*marmahhūm* aus dem o.g. Text ARMT XXV, Nr. 372, Rd. 3 = Z. 11 plausibel, wenngleich die lokale Distanz der beiden Belege nicht unterschlagen werden soll. Konkretes über die nähere Bestimmung der Baumart kann jedoch nicht beigetragen werden. Vgl. allerdings den Ansatz von J.-M. Durand, op. cit., *marmahhūm* mit *kamišarum* (« Birnbaum ») = ֩֩*sennur-gal*, ֩֩*sennur-kurra*/֩֩*hašpur-kur-ra* = *armannum* (*armannum* <-> (*m*)*armahhūm*) in Verbindung zu bringen.

Trotz der zeitlichen Ferne ist für das Verständnis der zitierten Stelle aus der Aruru-Klage auch die Aussage Sargons des II. (D.G. Lyon, AB 5, S.4, Z.22) bemerkenswert, wenn er sich charakterisiert als *šarru dap-nu mu-par-ri-i' ar-ma-hi uruŠi-nu-uḥ-ti mu-nam-mi da-ad-mi-šá* « Der gewaltige König, der die Obstbäume(?) von Šinuhtu abschlägt, die Wohnstätten zu ödland macht. » Auch hier werden von Sargon in (*m*)*armahhūm* kaum undefinierte « Gebüsche » beschrieben sein, sondern eher wertvolle und charakteristische Obstbäume.

Sollte also die Annahme zutreffen, daß in ֩֩mar-mah ein « Obstbaum »(?) zu sehen und gleichzeitig eine lexikalische Beziehung zu dem genannten (*m*)*armahhūm* herzustellen ist, stellt sich von selbst die Frage nach der Herkunft des vergleichsweise gesicherten Lexems (*m*)*armahhūm*. Ist ֩֩mar-mah etwa aus *(*m*)*armannum* entlehnt (beachte die Diskussion bei J.-M. Durand op. cit. S.17 unten und 18) und analog ins Akkadische als (*m*)*armahhūm* transponiert worden?

Konrad VOLK (19-03-92)
 Mühlegraben 5a
 7811 ST. PETER, ALLEMAGNE

18) Le « turban royal éblaïte » – C'est à l'occasion du premier volume de *SEb* que P. Matthiae consacrait un bref essai à un détail des vêtements masculins, illustré aussi bien par les panneaux composites en relief que par la glyptique du style palatin, dont il avançait, malgré quelques doutes, l'identification avec un couvre-chef typiquement royal protosyrien¹. Ce turban reste, pour l'instant, sans parallèle en dehors du milieu palatin de la ville syrienne, circonstance qui confirmerait davantage son caractère soit éblaïte soit royal. Ce couvre-chef est composé de deux ou trois éléments : une calotte formée par un tissu à nappes qui recouvre le sommet de la tête, une sorte de *agal*, apparemment en tissu de laine entrelacé et remontant en pointe sur le front, une touffe latérale, en laine elle aussi, qui pourrait être soit un bord de la calotte, retroussé en dessous de l'*agal*, soit le bout extrême de l'*agal* même, retroussé à l'extérieur pour donner de la solidité à l'ensemble. La bande qui entoure la tête peut être identifiée dans d'autres œuvres, de peu antérieures, comme la statue de Lamgi-Mari de Mari ou le casque en or de Meskalamdug de Ur², où la bande retroussée semble cependant appliquée sur un morceau d'étoffe lisse et utilisée pour fixer la coiffure et non pas en couvre-chef. Cette observation relative à un emploi différent de la bande est faite aussi à propos de la célèbre tête akkadienne de Ninive³, où la bande est semblable à celle des deux œuvres déjà mentionnées, mais n'entoure pas toute la tête. Il semble qu'elle ait son origine dans la coiffure très compliquée dont elle pourrait former une partie. Cependant il semble que l'union de la bande-*agal* avec un autre élément, constitué par la calotte en tissu qui recouvre la tête, soit une caractéristique spécifiquement éblaïte, alors qu'il reste difficile d'expliquer exactement le couvre-chef dans l'ensemble, étant donné qu'il n'est pas possible, au moyen des figurations conservées, de comprendre avec précision la disposition de la touffe latérale qui redescend vers le bas. Un autre élément typique du couvre-chef éblaïte concerne sa destination : alors que la coiffure mésopotamienne paraît être utilisée en temps de guerre, le

couverc-chef éblaïte était employé par le roi apparemment, dans l'exercice de ses fonctions civiles ou cultuelles.

Ainsi peut-on différencier dans la documentation artistique éblaïte des panneaux en relief, l'élément de la coiffure royale — très probablement un couvre-chef en laine — de la coiffure des fonctionnaires, qui constitue une véritable chevelure, faite souvent en lapis-lazuli, pour rendre la couleur noire des cheveux, tandis que le turban royal est en calcaire, probablement pour indiquer la couleur claire de la laine⁴.

1. P. Matthiae, *Appunti di iconografia eblaita*, 1, in *SEb* 1, 1979, pp. 17-31.

2. Cf., par exemple, A. Moortgat, *The Art of Ancient Mesopotamia*, London-New York 1967, pl. 84 et 86. C'est dans le casque de Meskalamdug que cette espèce de nœud est la plus évidente : il devait serrer la bande sur le front, en lui donnant une configuration assez proche du turban éblaïte.

3. *Ibid.*, pl. 154.

4. P. Matthiae, *Some Fragments on Early Syrian Sculpture from Royal Palace G of Tell Mardikh-Ebla*, dans *JNES* 39, 1980, pp. 249-273, en particulier aux pp. 265-266.

Frances PINNOCK (03-92)
via Palestro, 63
00185 ROME, ITALIE

19) Les vêtements neufs de l'Empereur – Un bon nombre de textes des archives royales d'Ebla enregistrent les distributions de la part de l'administration centrale, de tissus, vêtements et laine en faveur des membres de la famille royale, d'éminents citadins et citadines, et des rois, reines, et hauts fonctionnaires d'autres maisons royales. De manière surprenante, le roi d'Ebla, au contraire, reçoit peu de vêtements, alors qu'on s'attendrait, vu les multiples visites de rois étrangers et cérémonies officielles, à ce que sa garde-robe soit très fournie et très variée.

Il reçoit assez rarement l'« l'habillement standard complet » constitué par 1 'adaum-TÚG 1 aktum-TÚG 1 fbx3-TÚG-sa₆-dar envoyé périodiquement à un certain nombre de souverains étrangers (cf. p.ex. ARET I, 1-9). Sa garde-robe est constituée surtout de vêtements de lin de divers modèles, encore difficiles à identifier (v. ARET I-VIII s.v. gada-TÚG) et d'étoffes-aktum travaillées différemment pour en faire des habits de types divers. De temps en temps, mais rarement, on lui attribue un lot d'étoffes-aktum (on en trouve 22 dans ARET I, 13 (17)), avec lesquelles évidemment étaient confectionnés différents vêtements pour le roi.

Le roi, comme ses enfants et les plus hauts fonctionnaires du royaume, n'est jamais le destinataire de distributions de laine ; la reine, au contraire, et les autres dames de la Cour, en plus des vêtements de grande importance zara₆-TÚG reçus avec une certaine régularité, perçoit aussi beaucoup de laine. Il est évident que la laine, distribuée principalement aux femmes, était destinée à être tissée pour en faire des vêtements. Le tissage était une des occupations des dames de la Cour, même de très haut rang, comme la reine-mère, la reine et les femmes secondaires du souverain, qui avaient à leur service des groupes de tisseuses. Certaines travailleuses prenaient en charge la laine pour les ornements et les harnais des chars et des équidés du roi et des fonctionnaires les plus importants.

C'étaient donc la reine et les autres femmes qui tissaient personnellement (ou qui faisaient tisser par les tisseuses à leur service) les vêtements pour le royal époux ; ou bien faut-il supposer que les vêtements arrivaient au roi à travers un circuit intérieur sans être enregistrés par les scribes du Palais ? Il est certain qu'avec les apports (mu-túm) des gouverneurs du territoire soumis à la juridiction directe d'Ebla arrivaient dans les deux entrepôts principaux de la ville, l'é-ti-TÚG et l'é-siki, des milliers de tissus et de vêtements de toutes sortes, en vogue à cette époque. La comptabilité de tels entrepôts apparaît de toute façon comme soigneusement tenue par les scribes du Palais. Il semble donc improbable que des tissus et des vêtements aient pu en sortir sans enregistrement. On constate que le roi d'Ebla ne possédait pas une garde-robe très riche ni très variée ni surtout fonction de sa position royale puisque ses vêtements sont les mêmes que ceux qui étaient aussi destinés à d'autres hautes personnalités.

Il y a cependant dans les textes un élément d'habillement qui est réservé exclusivement au roi et qui lui est fourni par l'administration centrale avec une fréquence au moins mensuelle : l'aktum-TÚG TÚG-ZI.ZI. Un tel couvre-chef, confectionné avec l'étoffe-aktum, est toujours destiné à la tête du roi (sag en). Le roi d'Ebla en est l'unique destinataire : aucun autre roi étranger ou haut fonctionnaire d'Ebla, tel Ibrium et Ibbizikir, ne le reçoit. On est sûr, d'après ARET III, 35 v. I 5-12 que dans ce contexte le terme sag indique la tête du roi auquel il est destiné et ne qualifie pas, comme en d'autres cas, le tissu comme de première qualité. L'aktum-TÚG est l'un des tissus le plus fréquemment distribués ; comme le mí-TÚG, il doit être un tissu et non un vêtement puisqu'il peut être divisé (TAR ou TAR.TAR), pour divers emplois (v. p. ex. ARET III, 531 II 7 et 895 I 6 ; pour le mí-TÚG divisé cf. p.ex. ARET III, 73 III 6 et ARET I, 8 v. XVII 7-9). Le TÚG-ZI.ZI a été depuis longtemps interprété, en fonction des équivalences lexicales, comme une coiffure en forme de turban (v. MEE II p. 46). Un tel couvre-chef en forme de turban n'est pas très fréquent dans la documentation d'Ebla et apparaît destiné aussi à des personnalités féminines comme la reine ou bien pour des occasions rituelles (dans le texte du rituel

TM.75.G.1939 est mentionné plusieurs fois le TÚG-ZI.ZI pour la reine). Des rations alimentaires étaient même prévues pour ceux qui étaient employés à la confection de telles coiffures (ARET IX, 10 (12)).

Mais la coiffure en forme de turban confectionnée avec le tissu de laine-*aktum* était destinée au roi, et seulement au roi. Il semble donc possible d'identifier l'*aktum-TÚG-ZI.ZI* destiné seulement à la tête royale avec le ruban qui distingue le roi d'Ebla dans les panneaux et dans la glyptique protosyrienne (cf. ci-dessus F. Pinnock, *Le « turban royal éblaïte »*).

Un autre type de coiffure est documenté dans les textes d'Ebla, le níg-lá-sag, un bandeau pour la tête, destiné aussi aux souverains étrangers (cf. p.ex. ARET I,1 (38)), mais jamais au roi d'Ebla dont le couvre-chef distinctif est celui confectionné avec le tissu à franges de laine *aktum-TÚG*.

Le turban était probablement donné au roi tous les mois et même deux fois par mois (v. ARET IV,14 (9) et (10)). En outre il était confectionné à Ebla même puisqu'il n'apparaît jamais dans les textes de tissus envoyés par les gouverneurs à l'administration centrale

On ne peut pas savoir si le roi comparaissait en public toujours avec l'*aktum-TÚG TÚG-ZI.ZI* sur la tête ; il est certain qu'en des occasions rituelles déterminées (par exemple ARET IV,5 (15) et 14 (9-10)) on lui livrait une telle coiffure.

Le « turban royal » est donc certainement la pièce d'habillement distinctive de la charge de celui qui la portait, le plus fréquemment livré au roi d'Ebla, et il est vraisemblable que ce turban était souvent remplacé afin qu'il soit toujours flambant neuf.

Maria Giovanna BIGA (03-92)
Lungotevere della Vittoria, 5
00195 ROMA, ITALIE

20) Mehr Perlen für Bēlat-parṣē – Veysel Donbaz veröffentlichte kürzlich (N.A.B.U. 1991/4, Nr. 107) 6 Steinperlen mit Votivinschriften Šamši-Adads V. und Adad-nārāris III. aus Aššur, die sich bei näherem Zusehen als Duplikate bzw. Paralleltexte der Perleninschriften KAH I 31-33 und 35-36 zu erkennen geben. Der a.a.O versuchswise als 'Ninsig-ilāne' bzw. 'Ninsig/pa-ilī' wiedergegebene Name der Göttin, welcher die Perlen geweiht wurden, ist dabei mit Sicherheit als ^dNIN¹-PA.AN(.MEŠ) = ^dBēlat-parṣē zu lesen (s. zuletzt B. Menzel, Assyrische Tempel Bd. I S. 72 und 121, wo auch Nachweise für die wenigen anderen Stellen zu finden sind, an denen diese Ištar-Gestalt bisher nachzuweisen ist). Einer zusammenfassenden Bearbeitung aller dieser Perlen im Rahmen des RIM-Projekts soll hier natürlich nicht vorgegriffen werden, doch scheint es kaum erforderlich, für die korrekte Lesung des Namens hierauf warten zu wollen.

1. 3 Exemplare von KAH I 36 schreiben stattdessen GAŠAN.

Walter FARBER (03-92)
The Oriental Institute
1155 E. 58th Street
CHICAGO, IL 60637, U.S.A.

21) Oath-taking formulae – Two documents treated by Durand (M.6435+M.8987 = *Mélanges Steve* [1986], 112) and by Joannès (A.96 = *Mélanges Garelli* [1991], 168) are drafts of oaths that Mari ambassadors were expected to place in the mouth of the oath-takers, respectively Hammurabi of Babylon and Atamrum of Andarig. Charpin has made good suggestions regarding the Hammurabi oath (*Mélanges Perrot* [1990], 112 n17 ; 115 n29 ; *Mélanges Garelli*, 145 n14). As seen by Charpin and Joannès, the two drafts are obviously the works of the same mind in the Mari chancellery for their formulaic segments are similar.

I propose restoring lines 24-29 of the Hammurabi oath (Durand) on the basis of lines 12'-13' of the Atamrum oath (Joannès) : *nīš ilīya Šamaš u Adad / ša ana Zimrilim mār Yahdunlim / šar Mari u māt Hana^{meš} atmū [at¹-mu¹] / ina damiqtim ina libbim / gamrim lū a-ka[-aṣ-ṣar-ṣum] / lū a-sa-an-ni-iq*). At the end of the final line of the Hammurabi oath, the scribe has placed a vertical line apparently to indicate that the sign following it, probably *ṣum*, goes with *akāṣar* of the preceding line. It is possible that we should read the final two lines of the Atamrum oath as *lū asanniqṣum / lū akāṣar*. The two verbs are thus to be treated hendiastically (so : Joannès), with just one dative pronoun suffixed to the first of the verbs in the series.

J.M. SASSON (03-92)
1505 Halifax Rd
CHAPEL HILL N.C. 27514, USA

22) Akkadian SIKKANUM and Ugaritic SKN – In his discussion of the Mari text A.652:3-16 in *Mélanges Birot*, pp. 81ff., J.-M. Durand devotes considerable space to elucidation of the term *sikkanum*, which he derives from the root *s.k.n.* attested elsewhere in the Mari texts in the sense of 'dwell, reside'. He renders *sikkanum* by the French (< Greek) 'bétyle', normally used to denote a 'sacred stone' or 'idol' (thus *Petit Robert*). But the subsequent discussion of the term leads one to surmise that the choice of 'bétyle' may have been prompted by the term's assonantal association with the Semitic *bit ilibeth-el*.

In a recent article in *BiOr* 48 (1991), K. van der Toorn cites Durand's study in support of an interpretation of Ugaritic *skn* in the poem of *Aqht* (KTU 1.17) as meaning 'stela', an interpretation which goes back to the dawn of Ugaritic studies but which, with few exceptions, has been accepted, more or less uncritically, by students of Ugaritic since. The present writer took issue with this interpretation, first (and in detail) in *UF* 15 (1983), 71f., and subsequently in his *Aqht* commentary (BZAW 182, 1989). K. van der Toorn states *ibid.*, p. 44, n.3) that our interpretation of Ug. *skn* in *Aqht* as 'tomb' (lit., 'storage-place'), related (*i.a.*) to Heb. *miskənöt* 'storage-cities' (Ex. 1.11) « disregards the evidence of Mari and Emar », i.e., the Akk. *sikkanum*.

The purpose of this note is to suggest that far from contradicting our interpretation of Ug. *skn* in *Aqht*, the Mariote-Akkadian term provides significant support. Indeed, the hitherto problematic relationship of the Ugaritic and Akkadian evidence regarding *skn* may now be appreciably clarified.

We should note at the outset that Durand, in an extensive footnote (*ibid.*, n. 10), expressly rules out an interpretation of *sikkanum* as simply 'stele'. He sees it as denoting a cultic shrine serving as the occasional residence of a god. Indeed, he challenges Ugaritologists who support their interpretation of Ug. *skn* as 'stela' on the basis of Akkadian (the Ugaritic texts proper providing, as generally conceded, no etymological support) to reconsider their position in light of the Mari-Emar evidence and to see whether a broader interpretation – viz., « une chose sacrée qui réfère à une divinité » – is not equally possible.

Though cognizant of the etymological problems concerning the various usages of Akk. *s.k.n* and *š.k.n.*, Durand is neither hesitant nor equivocal in deriving Mari *sikkanum* from Mariote-Akkadian *sakānum* 'habiter, s'établir', cognate with the noun *maskānum* 'residence' discussed by him in *AEM* 1. Now it requires little or no stretching of the imagination to recognize the common semantic denominator of Ug. *skn* and Mari *sikkanum* 'shrine ; (divine) abode', especially if one recalls that the (male) defunct in Ugaritic religion (and in the very *Aqht* passage under discussion in particular) are divinized and designated *ilib* 'divine-father' (corresponding to O.T. 'ělohim [1 Sam. 28:13]).

To the above may be added the consideration that the *sikkanum* in the aforementioned Mari text is an object measuring 12 cubits, i.e., between 5 and 6 metres. This is obviously too large for a personal burial stèle as presupposed in the Ug. *Aqht* passage ; but it fits perfectly a chamber or container intended to house either a corpse or the statue of a god. Cf. the O.T. tabernacle, labelled *miškān* (< *š.k.n.* « reside [temporarily/as a transient] »), as described in Ex. 36:20f. : « They made the planks of the tabernacle of acacia wood, upright. The length of each plank was ten cubits... ». A *sikkanum* 12 cubits tall would be ideal for housing a statue identical in height with the Solomonic cherubs (1 Kgs. 6:26).

Baruch MARGALIT (05-04-92)
Dept. of Bible Haifa University
ISRAEL 31999

23) Deux tablettes néo-sumériennes en errance – En préparant les copies des textes cunéiformes du musée égyptien de Turin pour les volumes d'A. Archi-F. Pomponio, *Testi cuneiformi da Drehem* (= TCND), Milan 1990, et *Testi cuneiformi neo-sumericici da Umma* (= TCNU), en préparation, A. Archi avait constaté la disparition au musée égyptien de huit tablettes, parmi celles que G. Boson avait éditées dans TCSD, Milan 1936. Cette collection de textes cunéiformes du sud de la Mésopotamie était parvenue à Turin en passant par le marché des antiquités de Paris, où Boson l'avait acquise pour le compte du Ministère de l'Instruction publique (cf. A. Archi, TCND, p. 9). Les détours d'un long voyage n'avaient évidemment pas suffi à deux tablettes au moins du lot qui, après une halte d'une durée indéterminée à Turin, ont effectué quatre-vingt kilomètres supplémentaires, jusqu'à la Collégiale des SS. Pietro e Orso d'Aoste. En effet les TCSD 298 (= TCNU 493) et 299 (= TCND 3) disparus ont été republiés, comme textes inédits, sans qu'il s'en rende compte, par Pettinato comme *MVN* 4, 241 et 262, respectivement, avec 81 autres textes néo-sumériens appartenant à la Collégiale mentionnée ci-dessus. L'auteur de ce transfert de Turin à Aoste reste pour nous mystérieux ainsi que l'identité de la (ou des) collection(s) qui a(ont) donné asile aux autres transfuges du musée égyptien (TCSD 11 = TCNU 617 ; 22 = TCNU 603 ; 125 = TCND 368 ; 207 = TCNU 583 ; 296 = TCNU 496 ; 297 = TCNU 494).

Les vicissitudes de ces *Giovanni Buttadèo* de la documentation cunéiforme avaient aussi échappé à

celui qui écrit que, pour l'élaboration de TCND 3, il avait dû se fonder sur la copie de G. Boson. La transcription du texte doit être ainsi modifiée sur la base de la copie de MVN 4, 262 : r. 4) 7 sila₄; v. 2) ig-máš šu-gfd-gfd-ta (une provenance du bétail attribué, qui n'est pas attestée ailleurs dans la documentation de Drehem); TR. u4-10-kam. TCSD 298 doit aussi être corrigé sur la base de MVN 4, 241 : r. 4) 4 sila KA-dx-ka; v. 1) 4 sila lú nu-bànda; 5) šu-nígin 2/30 zì-gu-sigs; 6) šu niigin 1/5 1/30 1[+?] sila dabin.

Cette deuxième tablette appartient à un groupe qui compte en tout quinze textes, à notre connaissance, dans la documentation éditée. Assez curieusement six d'entre eux appartiennent à la collection du musée égyptien (et trois font partie des tablettes que celui-ci a perdues) et deux à la Collégiale des SS. Pietro et Orso. Il s'agit d'attributions de farine (dabin, ou exceptionnellement zì, et zì-gu, parfois caractérisé comme zì-gu-sigs) de deux types distincts, auxquelles s'ajoute parfois la « semoule » eša. Il faut noter que la distinction entre les deux types de farine n'est pas indiquée dans les différentes formules de sortie, mais seulement dans les šu-nígin finaux. La provenance des biens attribués n'est jamais précisée ; leurs bénéficiaires ne sont pas définis par un nom de personne, mais par une profession, qui indique un rang peu élevé (aga-uš, a-zu, lú-é-durus, lú-kin-gi4-a, má-laḥa) ou par leur supérieur (ir₁₁ NP, lú nu-bànda, lú sukkal-mah-) ou par la parenté (dumu su-nu, dam ha-ma-ti, nim ur-dsuena). Une exception — soit à cause de son grade élevé, soit du fait qu'il est bénéficiaire des deux types de farine — est le šagina Šakusiga de Th. Fish, *Rylands*, 705 et *Eames Coll.* F 12.

La lieu de provenance de tous ces textes est sans doute Umma, à en juger d'après le calendrier, mais les données prosopographiques ne sont pas très explicites puisque les personnages mentionnés dans ces tablettes reviennent assez rarement dans d'autres textes. Au point de vue de la datation, les textes ne comportent pas de noms d'année, mais seulement le mois et le jour ou uniquement le jour. Une indication approximative sur leur période d'enregistrement peut être tirée du texte d'attribution de farine du type kišibénisi de *Eames Coll.* C 11 (SS 4) qui mentionne aussi le šagina Šakusiga.

Une autre caractéristique de ce groupe de textes est que les deux formes toujours présentes, et seulement ces deux-là, dans *AnOr* 1, 286, ne mentionnent pas de destinataires, mais sont caractérisées respectivement comme sá-du₁₁, « attribution régulière », sans autre spécification, et še-KAM. Ce terme a été lu še-útul et interprété comme « barley (filled in) pots » dans *Eames Coll.*, F 12, b, mais cette traduction est à exclure, puisque la quantité še-KAM est calculée dans le šu-nígin comme farine, du type zì-gu, où il est possible de la retrouver. B. R. Foster s'est rallié à la même interprétation du terme, dans les textes sargoniques, USP, p. 165, n. 57 : cf. en particulier ITT 1, 1308 où še-KAM est cité parmi dabin et zì-gu.

Les textes qui appartiennent à ce groupe sont, avec leur datation, les suivants : *AnOr* 1, 286 (mois IV, jour 14), 294 (IV 11); *Eames Coll.* F 12 (4), Th. Fish, *Rylands*, 705 (7); *The Hirose Collection*, 320 (I 13), 321 (VIII 3), MVN 1, 175 (X 7/8), MVN 4, 240 (I 22), 243 (5); G. Rinaldi, *Aegyptus* 26, p. 176, N. 2 = TCNU 495 (21); TCSD 10 = TCNU 491 (XI 28), 55 = TCNU 492 (8), 298 = TCNU 493 (14), 297 = TCNU 494 (17), 496 = TCNU 496 (sans date dans la copie de TCSD). MVN 1, 174 est un peu différente.

Francesco POMPONIO (04-92)
via G.A. Sartorio 60
00147 ROME ITALIE

24) Weitere Anmerkungen zu CAD Q. – Für den im Jahre 1982 erschienen 13. Band des Chicago Assyrian Dictionary liegen bislang mehrere, z. T. recht ausführliche Rezensionen vor¹, weitere sind 10 Jahre nach Erscheinen wohl nicht zu erwarten. Jedoch erscheint es gerechtfertigt, an dieser Stelle einige bislang nicht vorgeschlagene weitere Korrekturen anzubringen.

[13a] **qablu B 1a2'.** Die Stelle YOS 10 11 II 1-2 dürfte wohl zu qá-ab-lum 2i-na li-ib-[bi] ma-tim [i / ib-ba-(aš-)-ši(-i)] zu ergänzen sein. – Die gebotene Umschrift der Stelle YOS 10 35 : 2 als [...] lu qá-ab-li erscheint mir keinen Sinn zu geben ; stattdessen möchte ich die Lesung 1al-[wi-lum i-na ta-ha-zí] 1ùl qá-ab-li ša-la-sú-i-le-qé-e « der Mann wird in Kampf und Schlacht seine Beute nehmen » vorschlagen, die auch zu den vorhanden Spuren gut paßt. Zwar geht, sofern *qablu* und *tāhāzum* gemeinsam genannt werden, *tāhāzum* zumeist voraus, doch ist auch die umgekehrte Wendung – bereits ab im Kodex Hammurapi – belegt, vgl. ibid. 14-15 sub voce 1b.

[75b] **qālu B 1.** Die beiden AHw 918 sub *qiālu(m)* G zitierten Belege ArOr 18/3, 426³³³ sowie Leichty Šumma izbu 220 : 281 mit der Gleichung qé-e-el = šu-up-pu sind weder hier noch sub qālu A aufgenommen ; die Kommentargleichung findet sich allerdings CAD § 248 sub *suppu* zitiert. Als einziger Kontextbeleg für den G-Stamm des Verbums wird somit lediglich die auch orthographisch schwierige Stelle Beleten 14 226 Rs. 7 angeführt : qá-bí wa-ta-ar-tim... ki-ma GI qí-li-<im> i-qí-a-al « den, der Übertriebenes sagt, wird er wie... ». Der Eintrag ist einer Fluchformel entnommen, sodaß aus dem Kontext lediglich ersichtlich wird, daß das Verbum in den allgemeinen Rahmen « jdm. Schaden zufügen » o.ä zu stellen ist.

Möglicherweise liegt für dieses Verbum jetzt eine weitere Belegstelle vor : šum-ma lú i-na ši-gi-èš-tim

lú [IG1-te-el 10 gín kù.babbar llá.e « Wenn ein Mann im Verlaufe einer Schlägerei(?) einen anderen Mann ... - er wird zehn Sekel Silber (als Strafe) zahlen » (LE § 47 A iii 40-41 || Sumer 38 118 : 9). Die tentative Bestimmung « jdm. Schaden zufügen » paßt auch hier, wenngleich dieses Argument kaum ausreicht, beide Stellen miteinander in Verbindung zu bringen. Frau M. Roth, N.A.B.U. 1990/92, als letzte Bearbeiterin der Passage bestimmte IG-te-el als Gt-Präteritum eines bislang nicht belegten Verbums IIae inf. *gēlum* und ist zudem für die Bestimmung des Lemmas *šigištum* zu vergleichen. Die Ansetzung eines (dritten) Verbums scheint mir unnötig zu sein.

[75b] **qâlu B 2.** Der erstgenannte Beleg King Chron. 2, 37 Rs. 9 läßt sich jetzt mit Hilfe des Omeneintrages BiOr 43 634 (K.2130) Rs.9 zu [ri-ṣi]-ṣu u ILLAT.MEŠ-ṣú ú-qa-i-la ana a-ga-dēki ú-še-ri-bu ergänzen.

[98b] **qâpu B 1b.** Schwierigkeiten bereitet weiterhin das Verständnis des « historischen » Omens auf dem Tonlebermodell YOS 10 1, für das bisher drei verschiedene Ansätze vorliegen. Diese Schwierigkeiten liegen in der altbabylonischen Kursive begründet, die mehrere Lesung möglich macht.

Nach der Veröffentlichung des Textes wurde die betreffende Passage in Zeile 4 zunächst ausnahmslos als i.dib.ba (*askuppatum*) *imquatašum* « eine Steinplatte fiel auf ihn » interpretiert².

Der neue Ansatz des CAD (*ša ina é D^Dutu ina elūnum [igārum ?] i-qú-ma imquatašum*) geht von einer Assimilation *iqūpma* > *iqūmma* aus ; diese Angleichung /pm/ > /mm/ ist zwar « sehr selten » (GAG § 27c), läßt sich aber auch an einer Stelle für dieses Verb belegen (Goetze LE § 58 IV 25, s. qâpu B 1a). Größere Schwierigkeiten bereitet mir jedoch die in diesem Falle notwendige Ergänzung [*igārum*] am Ende der Zeile 3 : der gesamte Text ist sehr großzügig und mit vielen Freiräumen über das Modell verteilt, so daß eine Beschriftung über den Rand hinaus nicht notwendig erscheint. Im übrigen hätten diese wenigen Zeichen auch am Ende der nächsten Zeile eingefügt werden können, ähnlich wie dies in Zeile 4-5 bei i-da-/ri-is-ma geschah. Gerade diese Tatsache scheint mir darauf hinzudeuten, daß eine Beschriftung über den Rand hinaus auf die Rückseite des Modells bewußt vermieden worden ist, da dort der Befund der Opferschauleber plastisch modelliert worden ist.

Wahrscheinlicher ist der zuletzt von W. Sommerfeld OLZ 85 (1990) 31a vertretene Ansatz, der die Lesung *i-qú-ma* des CAD beibehält, die Form aber vom Verb *naqû* abzuleiten vorschlägt : « das Omen des KN, wie er es im Elülu im Šamaš-Tempel opferte und das ihm (dann) zufiel... ». Diese Ableitung findet sich bereits bei I. Starr *The rituals of the diviner* (BiMes 12 ; Malibu 1983) ; sie wurde später noch von U. Jeyes *Old Babylonian extispicy* 192 Anm.66 aufgegriffen. Sie gibt den Text folgendermaßen wieder : « this is the liver which fell to (the lot of) the king, Sîn-iddinam who sacrificed in the temple of Šamaš during the Elûnum festival ». – Sofern diese Ableitung zutreffen sollte, scheint mir jedoch eine etwas andere Interpretation ebenfalls möglich zu sein : « Dies ist die Leber des Sîn-iddinam, die er im Elülu im Šamas-Tempel opferte und die auf ihn fiel ». Hierfür könnte auf die Stelle *šum-ma a-na be-el im-me-ri-im*¹⁷ *im-ta-aq-ta-am i-ma-at* (YOS 10 11 III 16-17) hingewiesen werden, die ich als « Wenn (die Leber) auf den ‘Besitzer des Schafes’ (= den Opferherrn) fällt, wird er sterben » verstehe. Leider sind uns die genauen Abläufe der Opferschau unbekannt, so daß dieser Ansatz gegenwärtig nicht weiter begründet werden kann.

Letztlich muß die Stelle unklar bleiben. Allerdings scheint mir der Ansatz des CAD der unwahrscheinlichste der bisher in Erwägung gezogenen zu sein.

Ein weiteres bislang ungelöstes Problem dieses Textes liegt in der Tatsache begründet, daß sich die beiden Apodosen in ihrer « Tendenz » unterscheiden, worauf bereits J. Nougayrol RA 44 (1950) 8 hingewiesen hatte : das in den Zeilen 2-4 berichtete « historische » Ereignis ist – unbeschadet des genauen Verständnisses – offensichtlich als ungünstig zu interpretieren, wohingegen die Voraussage in Zeilen 5-7 ebenso offensichtlich günstig verstanden werden muß.

[108b] **qaqqadu 4-b2'.** Beide Wörterbücher übersahen (vgl. noch AHw 863 sub *pilakk/qqu(m)* 3a) daß der « Spindelkopf », *qaqqad pilakkim*, bereits aB in der Omenprotase YOS 10 46 IV 52-53 belegt ist :⁵² DIŠ gištukul *i-mi-tim ki-m[a] ka-[qá-ad]*⁵³ *pi-la-ki-im ba-ri-ir* « wenn eine ‘Keule’ auf der rechten Seite wie ein Spindelkopf ausgehöhlt ist » (OB ext.). Diesem Beleg ist nun ein weiterer hinzuzufügen : BE *re-eš ša li-pí-a ki-ma qá-aq-qá-ad pi-la-ak-ki sa-hi-ir-ma* ù *re-su na-wi-ir* « Wenn die Spitze des Herzens von Fett (in der Gestalt) eines Spindelkopfes umgeben ist und seine Spitze hell ist » Jeyes *Extispicy* Nr. 14 Vs.46 (OB ext.).

[117b] **qaqqaru A 3d).** Die gebotene Übersetzung der Stelle YOS 10 21 : 10-11 *um-ma-nu-um i-na qá-qá-ar*¹¹ *šu-ul-mi-ša na-ak-ru?-um?* *i?*¹²-[x x x (x)] *rx x i-dal-ak-ši* als « the enemy will [...] and defeat the army in its own safe territory » ist unzutreffend, da sie einen Akkusativ *ummānam* voraussetzt. Eine Alternativdeutung bietet sich jedoch nicht an.

[201a] **qatūtu.** Als zweiter, ebenfalls mB Beleg findet sich jetzt *qá-tu-tum ša i-ba-aš-[š]u [...]* « das Endergebnis, das sich ergab... » in JCS 37 137 Nr.5 : 3 (MB ext.).

[204a] Als neues Lemma ist *qēbiru* « Bestatter » o.ä. einzufügen, das AfO 26 54 Rs. 11 erscheint : NAM.ÚŠ.MEŠ (*mātānū*) ina KUR (*māti*) GÁL.MEŠ (*ibbaššū*) UN.MEŠ (*nišū*) *qé-bi-ra* N[U (ul)] TUKU (*iraššū*) « Todesfälle werden im Lande vorhanden sein, die Menschen werden keinen Bestatter haben » (SB ext.).

[240a] **qerītu a).** Lohnend erscheint noch ein Verweis auf Edzard Tell ed-Dér 153 : 25, wo es heißt :

4(b) dabin *a-na q̄l-re-et ki-na-te-šu* « 4 Sea Gerstenmehl für das Mahl seiner Kollegen » (OB econ.).

[263b] **q̄ipu 1.** Die Stelle YOS 10 40 : 25-26 möchte ich zu ²⁵ *q̄l-pu-um ša ma-a-tim na-ka-ar-tim* ²⁶ *i-na ma-til-i-ka [tal-ri]-fdul-ta-am i-la-ak* « der Vertraute des feindlichen Landes wird aus deinem Land vertrieben werden » ergänzen. Dieselbe Wendung erscheint RA 67 42 : ^{42'} *ru-bu-um i+na kur-šu ta-ri-du-tam* ^{43'} *i-la-ak* « der Fürst wird aus seinem Land vertrieben werden » (both OB ext.).

[271b] **qiššu a-2'.** Für die Lesung der Stelle YOS 10 9 : 24 liegen nun drei verschiedene Ansätze vor: W. von Soden ordnete sie dem Lemma *dīšu(m)* II « üppiger Graswuchs ; Frühling » zu (AHw 173 sub voce); J. Nougayrol AOAT 25 [Kramer AV] 346 mit Anm. 35 erwägt die Lesung *ki-ši-im* und eine Verbindung mit dem Lemma *kiššu(m)* « Bündel ; Kegelstumpf »; das CAD stellt den Beleg nun zu *qiššu* « Melone, Kürbis, Gurke », hält jedoch eine Verbindung mit *kīsu(m)* « lederner Beutel » ebenfalls für denkbar. Die Autographie begünstigt allerdings die Lesung von Sodens, da das Zeichen KI im vorliegenden Text ganz überwiegend mit drei eingeschriebenen waagerechten Keilen versehen ist, wohingegen hier zwei Waagerechte kopiert sind. Die Stelle ist demnach als DIŠ *tal-šum ki-ma di-ši-im* zu translieren.

[292b] **qubburu.** Das Verb *qubburu* ist aufzugeben; die dort gebotenen Belegstellen, die sämtlich Extispizin-Texten entstammen, sind mit W. von Soden (AHw 913a sub *qeberu(m)* D 4b, s. noch JCS 30, 277) sämtlich nach *qeberu* zu transferieren. Den Beweis erbringt die neu bekanntgewordene Stelle Jeyes *Extispicy* Nr. 14 Rs.11': BE *tal ša! šu.si iq-bi-ir* « Wenn das Zwerchfell den 'Finger' überdeckt » (OB ext.). Als Übersetzung bieten sich für diese spezielle Bedeutung des Verbums m.E. « überdecken » (G-Stamm) bzw. (sich) eintiefen » (D-Stamm) an.

[312a] **qūqānu 2a).** Dem Belege JNES 33 354 : 10 ist jetzt die Parallele AFO 26 52 : 16 hinzuzustellen.

1. M.W. sind bislang die folgenden Rezensionen erschienen: BiOr 42 (1985) 348-353 (R. Borger); JSS 30 (1985) 274-278 (W. von Soden); ZA 73 (1983) 132-136 (D.O. Edzard); OrNS 58 (1989) 255-282 (K. Deller, W.R. Mayer, J. Oelsner) und OLZ 85 (1990) 29-31 (W. Sommerfeld).

2. S. A. Goetze JCS 1 (1947) 265 mit Korrektur JCS 4 (1950) 102, A. Falkenstein BiOr 6 (1949) 179 Anm. 5, D.O. Edzard *Die Zweite Zwischenzeit « Babyloniens* (Wiesbaden 1957) 149 oben, AHw Lfg. 1 (1959) 74 sub *askuppu(m)* 1, U. Jeyes JCS 30 (1978) 219 Anm. 70. Fehlerhaft *i.dib.ba = simmiltum* nach A. Goetze JCS 1, 265 noch J.-W. Meyer *Untersuchungen zu den Tonlebermodellen aus dem Alten Orient* (AOAT 39; Neukirchen-Vluyn 1987) 210.

Thomas RICHTER (11-04-92)

Willmannndamm 6

D-1000 BERLIN 62 ALLEMAGNE

25) Ergänzungen zu Lugal-gudua – Zuletzt faßte D. O. Edzard RIA VII (1987-1990) 140-141 Belege für und Literatur zu ^DLugal-gudua, den « König von Kutha », zusammen. Ebd. 141 zitiert Edzard aus dem unveröffentlichten altbabylonischen Brief A.7552, in dessen Grußformel eine Gottheit ^Dšar-ku-te¹-e genannt wird; er läßt jedoch die Frage offen, ob darin die akkadische « Übersetzung » von Lugal-gudua vorliegt.

Edzard übersah bei Abfassung seines Artikels zwei weitere Stellen: in der aus Sippar-Amnānum stammenden, ebenfalls in altbabylonische Zeit datierende Tafel Edzard Tell ed-Dēr Nr. 158 sind in den Zeilen 1 und 7 Lieferungen an ^Dšār(LUGAL)-ku-te-e aufgeführt. Die Zuweisung dieser wie auch der oben genannten Stelle an Lugal-gudua dürfte angesichts der aus dem ersten Jahrtausend bekannten syllabischen Schreibungen des Ortsnamens Kuthā als *(URU)ku-(ú-)ti/te-e^(ki)* kaum in Zweifel zu ziehen sein¹. Der Ortsname ist damit bereits in altbabylonische Zeit als *Kutū* anzusetzen.

1. Die syllabischen Schreibungen aus dem 1. Jt. v. Chr. stellen D. O. Edzard / M. Gallery RIA VI (1980-1983) 385a zusammen.

Thomas RICHTER (11-04-92)

26) *e/issū(m)* « eine Lehmgrube » – Das nicht sehr reichlich belegte, nur in babylonischen Texten bezeugte Wort findet sich in beiden Wörterbüchern mit noch nicht recht befriedigenden Bedeutungsangaben. CAD I-J gibt auf S.204 « pit » an, und AHw. 250b « Niederung » auf der Basis von einigen Pluralbelegen; im Genitiv kann *e/issē* sowohl als Singular auch als Plural verstanden werden. Neben der weitaus häufigsten Schreibung *i/es-su-u* steht bisweilen *i-su-u* und etwas öfter *e-su-u*; daher bevorzuge ich die Schreibung *essū*. Einige in den Wörterbüchern noch nicht verzeichnete Belege ermöglichen es heute, die Bedeutung des Wortes genauer zu bestimmen. Es lohnt daher, hier erneut darauf einzugehen; dabei sollen, wo notwendig, die Zitate modernisiert werden. Ich beginne mit den Wortlisten.

Die altbab. Proto-Ea-Gleichung ^{tū/u/u}tū 1 = *es-sū-ú* MSL 14, 90, 37 erscheint in Ea I und Aa I 2 als ^{tū/u/u}tū 1 = *es-su-ú* ebd. 178,52 und 212, 161 (dafür in Z.150 ^{pū/u}p ú mit demselben Wortzeichen). Der im jungbab. Hh XXII nicht erhaltene Eintrag liegt jetzt in Emar vor und lautet in Emar VI Nr. 559, 119 tū 1-1 á = *a-sū-u*; *a* ist dort gewiss ein Schreibfehler für *e*. In Z. 120 folgt dort tū 1-1 g = *ka-la-ak-ku*. Schliesslich bietet das « Lu-Exzerpt II » in MSL 12,105,48f. *i-ši/si*š = *ba-[aṣ-su]*, *i-s[u-ú]*. Die Synonymenliste *malku* = *šarru*

gibt als Gleichung an *na-i'i-lu = is-su-ú* ZA 43,236,66 || SpTU III Nr.119,68.

Aus literarischen Texten kenne ich als einzigen altab. Beleg *šú-ur-ri e-si'-i* CT 44:23,12 ; die Stelle verstehe ich nicht und kann daher nichts dazu sagen. Für die Bedeutungsbestimmung am ergiebigsten sind die jungbab. Belege. In einem zweisprachigen Ellil-Hymnus heisst es in SBH Nr. I Rs.7f. *ana es-se-e* (|| t ú l - l á - t ú l - l á) *ta'-as-su-ú da-mì im-ta-lu-ú* « du riefst an die Gruben ; sie füllten sich (darauf) immer mehr mit Blut ». Die späte Kopie bietet offenbar einen verderbten Text, in dem der Subordinativ *tassû* die Frage provoziert, ob nicht DIŠ am Zeilenanfang für ein ursprüngliches *inūma* « als » stehen kann. Kryptographische Schreibungen dieser Art sind allerdings in zweisprachigen Texten nicht üblich. Es bleibt unklar, an was für eine Grube der Dichter oder der Übersetzer hier dachte. Andere Belege müssen uns da weiterhelfen.

Wichtig ist zunächst das Fragment AMT 79,2, das in Z.10 als Droge *kup-ri šá es-se-e* nennt ; mit der Asphaltgrube hier ist gewiss keine Asphaltquelle gemeint. Eine Chronik sagt aus, Sargon von Akkade habe *e-pe-er e-se-e šá Bābilki* « Grubenerde aus Babylon » herausgegraben (*is-sub*), um das Gelände von Akkade (*i-te-e A.GA.DÈki*) damit aufzufüllen (TCS 5,153,18). Das kann hier nur besagen, dass der König aus den Lehmgruben für die Ziegelherstellung Erde ausgeschachtet und in seine neue Hauptstadt gebracht haben soll. Ein Paralleltext dazu ebd. (S.149,50) spricht von *e-per šat-pi-i-šu* « Erde aus seinen Ausschachtungen ». Gut zu diesen Stellen passt nun auch Gilg. XI 306 ; denn danach teilt sich das Gelände (*pitru*) des Istartempels in Uruk in drei Teile auf : die (Wohn-)Stadt, die Gärten und *es-su-ú* « die (Lehm- und wohl auch Vorrats-) Gruben ». Für die gewaltigen Bauten einer solchen Stadt waren so grosse Ziegelmengen erforderlich, dass man für Lehmgruben sehr grosse Flächen jeder anderen Nutzung entziehen musste.

Aus den genannten Stellen geht nun, wie ich meine, mit Sicherheit hervor, dass das Wortzeichen TÚL.LÁ entsprechend der oben zitierten Liste aus Emar mit dem AHw. und dem Manuel d'épigraphie akkadienne von R. Labat in der Neuausgabe von Fl. Malbran-Labat von 1976, p. 217, *essû* zu lesen ist. R. Borger, Ass.-Bab. Zeichenliste, Ergänzungsheft, S.433, und CAD M₂ 278 geben anders als CAD I-J 204, das *issû* als Lesung nannte, *mušpalu* « Niederung » als Lesung von TÚL.LÁ an, obwohl in CT 39,4,36 *mušpalu* vielmehr mit dem Wortzeichen DU₅.LÁ geschrieben wird. Dieses könnte zwar eine graphische Variante von TÚL.LÁ sein ; man muss jedoch den in dem Omen CT 39,4,36 von pl. 10ff. so verschiedenen Zusammenhang beachten. In pl.4,36 steht *mušpalu mülû* Anhöhe gegenüber ; Pl. 10ff. bietet jedoch ab Z.29 eine sehr grosse Anzahl von TÚL.LÁ-Omina mit andersartigen Aussagen : Auf TÚL.LÁ *āli* bzw. viel seltener *qaqqari* stehen danach sehr verschiedene Bäume oder andere Pflanzen ; auch sind die Omendeutungen, günstige wie ungünstige, recht andersartig. Es muss hier um klar umschriebene Standorte der Bäume und Pflanzen gehen, nicht um Niederungen von ganz unbestimmter Ausdehnung. Solche Standorte sind die *essû* genannten Lehmgruben für die Ziegelherstellung. Wenn diese nicht mehr ausgebeutet werden, können in ihnen Bäume und Pflanzen wachsen ; der Text gibt übrigens für alle nur den Singular an. Für manche dieser Baum- und Pflanzenarten mag *essû* ein ungewöhnlicher Standort gewesen sein, der zu einer besonderen Ausdeutung reizte.

Da diese hier nicht auf Privatgrundstücken stehen, gelten auch die erhaltenen Deutungen dem Land, dem König usw., nicht aber einzelnen Menschen oder Familien! Unter den Bäumen fehlt dort *supalu* (s. CAD S 390f.), das in Pflanzenlisten als *ušá-mi e-se-e* oder *Ú e-su-ú* bezeichnet wird (s. AHw. 250b).

Alle bisher bekannten Belege für *essû(m)* finden sich in lexikalischen Listen und literarischen Texten, nicht in Briefen oder Urkunden. Das hat sich jetzt sehr überraschend geändert. Als OECT 12/1990 gab nämlich Fr. Joannès eine grössere Zahl von Urkunden sowie wenige Briefe aus der Chaldäer- und Achämenidenzeit, zuallermeist aus Borsippa, heraus, von denen nur 18 ganz knapp bearbeitet wurden. Zu diesen gehört die Urkunde A 109 (S.10f.) mit einer ungewöhnlichen Klausel, die er und J.-M. Durand in Z.7 meinten emendieren zu sollen, indem sie gegen die Kopie dort *tak-<ka>-se-e* eintsetzen. *takkasû* (vgl. AHw. 1307a mit ausgewählten Belegen) ist eine im jüngeren Babylonischen sehr gut bezeugte Gebäck- bzw. Kuchen-Art, die man in Zusammenhang dieser Urkunde allerdings kaum erwarten würde. Ich meine, dass wir uns an die gewiss einwandfreie Kopie halten müssen und demgemäss wie folgt lesen : ⁶*uṭṭatu* (ŠE.BAR) *u suluppu* (ZÚ.LUM.MA) ⁷*Mu-še-z[ib-dBēl]* *ul-tu lib-bi e-se-e i-naš-<šá>-am-ma* « Gerste und Datteln wird Mušēzib-[Bēl] aus der Grube heranbringen und dann (... geben) ». Die Auflage, Gerste und Datteln zu liefern, soll Mušēzib-Bēl hier also aus (seiner) (Vorrats-)Grube erfüllen. Die als solche nicht mehr genutzte Lehmgrube konnte demnach bisweilen oder häufiger auch als Vorratsgrube dienen ; das war uns bisher so nicht bekannt. Man sollte denken dass ähnliche Klauseln in den Urkunden öfter begegnen ; ich konnte aber bisher kein weiteres Beispiel dafür finden, verfüge allerdings für die Tausende von spätbabylonischen Urkunden nur über ganz unzureichende Sammlungen. Vielleicht haben Spezialisten für diesen Bereich da mehr Glück.

Abschliessend darf gesagt werden, dass die bisher recht unscharfe Bedeutungsbestimmung für *essû(m)* nun durch die Zusammenschau der bereits lange bekannten Belegstellen mit den neu gefundenen endlich befriedigend gelingen konnte. Ein weiterer Schritt wäre die vergleichende Untersuchung aller bekannten Wörter für Gruben irgenwelcher Art ; das aber kann ein Kurzbeitrag nicht leisten.

Wolfram VON SODEN (11-04-92)
Gluckweg 19 D 4400 MÜNSTER
ALLEMAGNE

27) BiMes 24 - Additional Duplicates and Joins – The recent publication of David B. Weisberg, *The Late Babylonian Texts of the Oriental Institute Collection*. BiMes 24 (Malibu, 1991), provides a significant enhancement to the corpus of archival texts from Hellenistic Uruk.¹ In addition to the duplicates noted by Weisberg,² several more duplicates, as well as joins, may be noted.³

1) BiMes 24 3 + BaM Beiheft 2 132 = MLC 2201 :⁴

No. 3 bears six fragmentary lines paralleling MLC 2201 : 9-14 ; BaM Beiheft 2 132 bears five fragmentary lines paralleling MLC 2201 : 13-17. The last two lines on No. 3 complement the first two lines on BaM Beiheft 2 132 as follows:⁵

MLC 2201 (12)	...PN A šá PN ₂ A šá ^{md} 60-[AD1-[] (13) A
BiMes 24 3 (5')] ^{l'mj} d60-AD-GUR A
BaMB 2 132 (1')	

MLC 2201	^{mlu-uš-tam-mar-d} IM ú-mar-raq-ma a-di 12.TA.ÀM a-na
BiMes 24 3	^{mlu-uš-tam-mar-} [
BaMB 2 132] ^{l'mar} l-raq-ma [

MLC 2201	^{md} 60-EN-šú-nu a-na [U ₄]-[] (14) [] ^{ra} l-tú
BiMes 24 3 (6')] ^{l'súl} l-nu a-na U ₄ -mu sa-a-tú
BaMB 2 132	

MLC 2201	i-nam-din pu-ú-ut a-ha-meš...
BiMes 24 3	i- ^l nam ^l -[
BaMB 2 132 (2')] ^{l'pu} l-ú-ut a-ha- ^l mes ^l [

2) BiMes 24 18 = BiMes 24 48 :

No. 18 : o.1'-o.11' parallel No. 48 : 2-12 and No. 18 : r.1'-r.15' parallel No. 48 : 17-32.

3) BiMes 24 22 = MLC 2183 + MLC 2206 :

No. 22 permits MLC 2206 to be identified as a fragment bearing parts of ten lines lost from the upper left-hand corner of the reverse of MLC 2183.⁶

4) BiMes 24 24 = Speleers Recueil 299 :

N°24 : 1-15 parallel Speleers Recueil 299 : 1-15 ; the lacuna at the bottom of the obverse of Speleers Recueil 299 is determined by No. 24 to be two lines rather than three indicated in Speleer's copy.

5) BiMes 24 32 = BiMes 24 37 :

Read together, the two fragmentary tablets attest to the sale of a *ekuruppu* by Illut-Anu, son of Uşurşu-Anu to Anu-ah-itannu, whose other name is *Na-ḥi-ri'-Anu*,⁷ the son of Uşurşu-Anu, for 26 sheqels ; the seller's brother, Bārūtūt-Anu, is guarantor.

6) BiMes 24 35 = BRM 2 41 :

No. 35=5-18 (o.1'-o.15') parallel BRM 2 41 : 6-19 and No.35 : 20-33 (r.1-r.14) parallel BRM 2 41 : 20-33.

7) BiMes 24 53 = MLC 2170 :

No. 53 bears nine lines from the lower right hand corner of the tablet's reverse, including parts of the witness list and date formula : these lines parallel lines 29-35 of MLC 2170, a division of property dated 20.IV.88 S.E.

8) BiMes 24 6 and VAS 15 7 might be duplicates :

No. 6 consists of a tiny fragment of the upper right corner of the obverse and most of the reverse ; VAS 15 7 consists of a piece of the lower left half of the obverse only. Both tablets attest to the sale of a prebend (^{l'ü}erib-bitūti : VAS 15 7) by Lā-bāši (son of Ina-qibīt-Anu : VAS 15 7) to Antiochis, daughter of Dióphantos, and wife of Anu-uballit, whose other name is Kephálōn, son of Anu-balāssu-iqbi, a descendent of Aḥ-ūtu.⁸

1. See J. Oelsner, *Materialen zur babylonischen Gesellschaft und Kultur in hellenistischer Zeit* (Budapest 1986), 146-162.

2. No. 1 = BRM 2 22 ; No. 19 = BRM 2 28 ; No. 23 = BRM 2 37 ; No. 27 = No. 29 ; No. 28 = BRM 2 54 (Weisberg, BiMes 24, 9-17).

3. The unpublished tablets in the Yale Babylonian Collection (sigla MLC) are here cited with the kind permission of Professor William W. Hallo, Curator of the Collection, and Dr. L. Timothy Doty, who is preparing copies of these tablets for publication in the forthcoming *Yale Oriental Series : Babylonian Texts* 20.

4. For BaM Beiheft 2 132 = MLC 2201, see G.J.P. McEwan, *Priest and Temple in Hellenistic Babylonia*. Freiburger altorientalische Studien 4 (Wiesbaden, 1981), 85, n. 236.
5. BaM Beiheft 2 132 was excavated from the Rēš temple during the 1959/60 season : J. van Dijk and W.R. Mayer, *Texte aus dem Rēš-Heiligtum in Uruk-Warka*. Baghdader Mitteilungen Beiheft 2 (Berlin, 1980), 13.
- 6.W.W.Hallo has confirmed the join (personal communication). The newly restored tablet will bear the siglum MLC 2183+MLC 2206; several remaining unrelated fragments will be designated MLC 2206a, b, etc.
7. Perhaps a *Mischnam*e formed with the Aramaic root *nhr* « light, illumination, » i.e., « Anu-is-my-light. »
8. See L.T. Doty, « Nikarchos and Kephalon, » *A Scientific Humanist: Studies in Memory of Abraham Sachs*. E. Leichty and M. Ellis, eds. (Philadelphia, 1988), pp. 95-118.

Ronald WALLENFELS (08-04-92)
423 100th Street
BROOKLYN, NY 11209 USA

28) The continuing story of Sippar-Amnānum = Sippar-rabūm – According to L. Dekiere (*NABU* 1991/110) it is impossible to equate Sippar-rabūm with Sippar-Amnānum on the basis of texts BM 96956 (and its partial duplicate BM 96980) and BM 96990, as suggested in *NABU* 1991/82. In his view the house in Sippar-Amnānum (BM 96956:5) and the one in Sippar-rabūm (BM 96990:5), both part of the inheritance of Ilī-išmeanni's children, are two different houses.

In our opinion there can be no doubt that we are dealing here with the division of one and the same house. Let us look at the texts again, now published in transliteration by L. Dekiere.¹

BM 97956 (25/5/Abi-ešuh 5) records the division of Ilī-išmeanni's property (line 42 : *ma-ar-ši-it i-lí-iš-me-a-ni*) among his two sons Ahi-ai-amši and Ilšu-bani, their sister Lamassani and their mother Mārat-Amma. Only the two sons receive parts of a house, one *sar* each. The house is located in Sippar-Amnānum.

BM 96990 (30/8/Ammiditana 32) records the division of a house among the children of Ilī-išmeanni.² This house is located in Sippar-rabūm. L. Dekiere suggests that this text deals with the division of the mother's house, without offering textual evidence, however.

According to this text the property consists, apart from the house, of (1) fields of the paternal estate (line 31 : *a.šà é.a.ba*), and (2) the rest of the paternal estate (line 32 : *wa-tar-ti é.a.ba*). It seems therefore obvious that the house belongs to the paternal estate as well. Since the headings of both BM 96956 and BM 96990 contain the phrase *ha.la.hi.a dumu.meš i-lí-iš-me-a-ni*, BM 96990 most probably records a redivision of Ilī-išmeanni's property.

Apart from having the same owners, the two houses also to a great extent have the same neighbours on each side :

- 1) é *i-lí-e-ri-ba-am* ašgab (e.g. B.M. 96956:20) / é dumu-meš *i-lí-e-ri-ba-am* ašgab (BM 96990:7);
- 2a) é ^dMAR.TU (BM 96956:8) / [...] (BM 96990:23). Note that one of the witnesses in the latter text is a sanga of Amurru (line 44);
- 2b) lukur ^dutu munus ^{uru}*pu-uški* (BM 96956:9) / *ku-ub-bu-rum* dumu *ip-qu-dnin.šubur* (BM 96990:6);
- 3) sila dagal.la (BM 96956:9) / sila dagal *an-nu-ni-tum* (BM 96990:16). Note the presence of an Annunitum street in Sippar-rabūm, keeping in mind the presence of the Annunitum temple in Sippar-Amnānum;
- 4) sila *ir-dEN.ZU di.kud* (BM 96956:21) / sila (BM 96990:8).

In conclusion : only the neighbours under 2b) seem to be unrelated.

This leaves us with one problem. As noted by L. Dekiere, there is a discrepancy in surface between the house in the first text and the one in the second text. This can be explained if we assume that the first time only a part of the house was divided. In the older text, only three neighbours are mentioned in the description of the two shares. This implies that both shares are not necessarily adjacent to one another. In our opinion, a third part of the house, situated between the shares of the two brothers was not part of the division and accounts for the missing surface of one *sar* and nine *gín*. We can assume that this part was occupied by the mother and the daughter. It seems likely that the house was redivided after the mother's death.

We cannot but conclude that we have to do with one and the same house, said to be located in Sippar-Amnānum in one text and in Sippar-rabūm in the other.

¹NABU 1991/110. Corrections and additions by K.R. Veenhof and E. Woestenburg : BM 96956:16... dumu ^dGIR₃-*na-si-it*, 1.7 *i-lí-e-ri-ba-am* ašgab dumu..., 1.9 1 *gu₄ 4-ba* (sic), 1.13 *a-bi-a-ia-am-ši*, 1.30 *ša lukur* ^dutu..., 1.31... *aga.u[š]*, 1.32... *am-šu-ri-im* (sic), 1.39... 1.00 *gur* (sic) *zíz.an.na*, 1.42: *ma-ar-ši-it*... ; BM 96980:1.3... *abi-a-ia-am-ši*, 1.6... *ma-ru-um*; BM 96990:1.31... *a.gär didli*, 1.43 *igi ta-ri-bu-ša*. All three tablets are « Quasi Hüllentafeln », covered with seal inscriptions. On BM 96956 and BM 96980 we find the inscriptions of Ahi-ai-amši, Ilšu-bani, Lamassani, Sîn-iddinam son of Nûratum (cf. G. Voet & K. van Lerberghe, *Studies Sjöberg*, 1989, 530-535), Sîn-tajjâr son of Nûhme-ilî (cf. OLA 21 22:9+seal), Ilî-iddinam son of Rîš-Šamaš, Bîlšunu son of Puzur-Sîn, Iddin-Ilabrat son of Marduk-nâşir, and the scribe Sîn-nadin-šumi. On BM 96956 (and maybe on BM 96980 too, but almost illegible) also the seals of Šarrum-Adad son of Iškur-mansum (his seal is here used by his son Iqnu-Annunitum), Sîn-[šeme] son of Sîn-šiqišâm], and an illegible seal, most likely of Bunnanusa. On BM 96990 the impressions of the seals of Lamassani, Ahi-ai-amši, Iddin-Amurru son of Ilî-išmeanni (his grandfather!), Ilšu-abušu son of Sîn-tajjâr (succeeding his father as an ugula mar.tu), Mannum-bâlum-ilîšu and Iddin-Bunene, and three legends : kišib *ta-ri-bu-ša*, kišib *gi-mil-dmarduk*

and kišib dumu.u4.20.kam. Three inscriptions are hard to identify, but probably belong to Ibbi-IIabrat, Sîn-aḥam-iddinam and the scribe Ibbi-IIabrat.

²Iddin-Amurru and Awîl-Sîn take the place of their deceased father Ilšu-bani. This interpretation is supported by BM 97289 [21/1/Aš.6], in which Awîl-Sîn son of [Ilšu]-bani is called the nephew of Ahi-ai-amši (lines 3 and 7). All BM-texts quoted in this article belong to the uncatalogued BM-collection 1902,10-11,1-1106 (BM 96947-BM 98052), studied by, among others, K.R. Veenhof and E. Woestenburg. The latter plan to publish a separate article on the Ili-išmeanni-texts.

Els WOESTENBURG & Bram JAGERSMA (07-04-92)

Assyriologisch Instituut
Rijksuniversiteit Leiden
LEIDEN PAYS-BAS

29) Yabisa / Yabasa / Yabusu – Les archives de Mari nous ont livré un certain nombre de documents établissant des distributions alimentaires opérées au bénéfice de la garde hanéenne de Mari et de Şuprum. Ces textes sont intéressants pour plusieurs raisons. Ils nous renseignent sur l'état des effectifs de la garde. On y trouve également des variantes dans l'onomastique des noms propres hanéens. D'autre part, les individus y sont répertoriés en fonction de leur appartenance clanique.

Parmi les textes concernant les distributions alimentaires, l'un a été publié par M. Birot («Textes économiques de Mari III», RA 49 p. 15sq = TEM 3). On lui connaît un parallèle, M.13204⁺, un document signalé par J.-M. Durand dans M.A.R.I. 5 p. 232. A la ligne 31 de ce document, figure le nom du clan auquel se rattachaient la trentaine d'individus mentionnés au préalable, ceux-ci étant affiliés au *gâyu ya-ba-sa*. Or M.13204⁺ et TEM 3 sont quasiment dupliqués à cet endroit. D'une part ces deux textes sont très proches dans le temps. D'autre part on voit que les individus dont les noms sont enregistrés dans M. 13204⁺ sont pour la plupart présents dans le texte publié par M. Birot et l'on peut penser que devaient figurer dans les 6 lignes manquantes de TEM 3 les noms uniquement attestés dans l'inédit. Dès lors la petite correction de *ia-am?-sa?* en *ia-bi*-sa* proposée dans M.A.R.I. 5 apparaît comme pleinement justifiée dans la mesure où les deux listes nominatives sont parallèles et que le nom du clan est *ya-ba-sa* dans M.13204⁺. Il faut donc bien abandonner la proposition de Ph. Talon dans *Miscellanea Babylonica* p. 282, de lire *ia-ir!-ú* en lieu et place de *yamsa et rectifier en ce sens le commentaire de M. Anbar, dans *Les tribus amurrrites de Mari* p. 80 n. 316. Enfin signalons qu'au revers de M.13204⁺ mais cette fois s'agissant de la garnison de Şuprum, on trouve en tête de liste la variante *gâyu ia-bu-su* (rev. col. ii 10). Voici la transcription partielle des deux textes (les chiffres en milieu de page renvoient à l'ordre d'apparition dans TEM 3).

	TEM 3 (col. I, 1-35) 30/xi/ Kahat	M.13204 + 7056 (col. I, 1-31) 1/xii/Kahat
(1)	<i>ia-sí-AN</i>	(1) [<i>š]t-AN</i>
(2)	<i>i-ba-al-eš4-tár</i>	(7) [<i>h]a-at-nú</i>
(3)	<i>me-et-me-ú-um</i>	(8) [<i>a]b-du-eš4-tár</i>
(4)	<i>la-si-ma</i>	(10) [<i>i]a-sí-AN MÍN</i>
(5)	<i>i-la-ba-lu-ú</i>	(9) [<i>h]a-ra-šum</i>
(6)	<i>nu-bandaš sú-ra-AN</i>	(2) [<i>]i-ba-al-eš4-tár</i>
(7)	<i>i-la-ha-at-nu-ú</i>	(3) [<i>m]e-et-mi-ya-um</i>
(8)	<i>ha-ab-du-eš4-tár</i>	(11) [<i>]ia-ri-im-dIM</i>
(9)	<i>ha-ra-šum</i>	(12) [<i>i]a-sí-dIM</i>
(10)	<i>ia-sí-AN MÍN</i>	(4) [<i>]si-ma-AN</i>
(11)	<i>ia-ri-im-dIM</i>	(13) [<i>h]a-na-ta-AN</i>
(12)	<i>ia-sí-dIM</i>	(5) [<i>]la-ba-lu-ú</i>
(13)	<i>ha-na-ta-AN</i>	(14) [<i>]ki-rum</i>
(14)	<i>sa-ki-rum</i>	(6) [<i>r]a-AN</i>
(15)	<i>id-nu-ša</i>	[<i>]pa-nu-um</i>
(16)	<i>sa-am-a-la-an</i>	(16) [<i>]la-an</i>
(17)	<i>[i]a-si-it-a-bu</i>	[<i>]x-pa-ar</i>
(18)	<i>[i]a-pa-ah-dIM</i>	(17) [<i>]si-it-a-bu-um</i>
(19)	[<i>]ma-AN</i>	[<i>]di-e-ba-al</i>
(20)	[<i>]num</i>	[<i>k]u-un-a-šar</i>
(21)	[<i>]e-ra-ah</i>	[<i>]x-ru-uk-AN</i>
(22)	[<i>]IM</i>	(18) [<i>]ah-dIM</i>
(23)	[<i>]eš4-tár</i>	[<i>k]u-rum</i>
(24)	[<i>]x</i>	[<i>]din-AN</i>
	(6 lignes manquantes)	(19)? [<i>]nu-ma-AN</i>
(31)	total des quantités distribuées	(20) [<i>]rum</i>

(32)	1 l[ú]	28	[] -mu -ú
(33)	2 l[ú] -ám	(22)?	[] -x -dIM
(34)	27 lú [] -ám	(21)	[] -in-e-ra-ah
(35)	ga -yu ia -bi -sa			[] -im-li-im
				[g] a -yu ya -ba -sa

Philippe ABRAHAMI (21-04-92)

30) Noms d'année et éponymes à Mari – On sait qu'à l'époque où Yasmah-Addu régnait à Mari, le comput normal des années se faisait par référence aux éponymes d'Aššur mais qu'on avait occasionnellement recours à des noms d'année. Ces derniers ne doivent cependant pas être considérés comme « officiels » et en tout cas ne doivent pas être pris en compte pour la chronologie de la période (voir *M.A.R.I.* 4 p. 251-252 ; et depuis J.-M. Durand, *M.A.R.I.* 5 p. 155-157). Il est possible dans quelques cas de trouver la correspondance entre éponyme et nom d'année. Ainsi, *ARM* VIII 8 permet de savoir que l'année du « recensement » correspond à l'éponymie d'Adad-bani. Il me semble qu'on peut, indirectement, situer chronologiquement un autre nom d'année : mu 1-kam ^dutu-ši-^dIM Idumu-^dIM ik-šu-du ù é ^dda-gan i-pu-šu « année où Samsî-Addu s'est emparé de Mâr-Addu et où il a construit le temple de Dagan » (*ARM* VIII 11 ; on corrigera en conséquence *M.A.R.I.* 4 p. 251, où de plus la référence à l'inédit S.108-260 est à supprimer. Un examen plus approfondi de la tablette m'a permis d'y lire *li-mu ^dIM-ba-ni*).

Le personnage vaincu par Samsî-Addu a été identifié avec raison par J. Eidem avec le chef des Ya'ilânûm dont la défaite est mentionnée en *ARM* I 92 (*Iraq* 47 p. 88). Or cette défaite doit être datée du début de l'éponymie d'Aššur-malik ; en effet, en *ARM* I 8, daté du 15/xii*, Samsî-Addu annonce qu'il n'y a plus d'alliance avec les gens de Ya'ilânûm, mais que c'est la guerre. Par ailleurs, l'inédit A.4413, daté du mois i* (d'Aššur-malik), mentionne la conquête de Kirhum. On sait par *ARM* I 135 que la prise de Qabrâ a suivi de peu cet événement, et que c'est cinq jours après la chute de Qabrâ que Samsî-Addu remportait la victoire sur les Ya'ilânûm (*ARM* I 92).

Cette conclusion peut être confirmée d'une autre façon. En effet, *ARMT* XXVI 260 mentionne le bitume et le goudron que l'on doit faire venir de Hît pour les besoins du temple de Dagan. Or cette lettre de Lâ'ûm mentionne également la fin de l'épidémie, que l'on a pu dater sur d'autres bases de l'éponymie d'Aššur-malik (*ARMT* XXVI/1 p. 563, confirmé par P. Villard, *M.A.R.I.* 6 p. 579).

Dominique CHARPIN (18-03-92)

Appt 2103, 10 villa d'Este 75013 PARIS

31) Hanéens et Sim'alites – Dans son récent livre sur *Les tribus amurrites de Mari*, M. Anbar résume l'article que J.-M. Durand et moi-même avons publié sous le titre « “Fils de Sim’al” » (RA 80 [1986]) de la façon suivante : « La conclusion à tirer de ces exemples est sans doute que les Bini-Yamina et les Bini-Sim’âl sont des sous-fractions des Hanéens » (p. 87). Mais à la page suivante, il prend personnellement position : « Peut-on accepter pour toute la documentation de Mari la nouvelle compréhension de D. Charpin et J.-M. Durand? Nous pensons que la réponse à cette question est négative, car de toute l'énorme documentation sur les nomades à Mari on n'a relevé que quelques exemples sûrs ». D'un simple point de vue logique, il me semble difficile d'admettre que nous puissions avoir raison sur quelques textes et tort sur le reste. Il est clair qu'en fait l'auteur n'accepte pas que de nouveaux documents remettent radicalement en question la façon qu'on avait eue de voir les choses depuis les *Nomades* de J.-R. Kupper. Il est vrai que, jusqu'à présent, les noms des clans connus comme clans « hanéens » (Yabasû, Amurru, etc ; cf. *TEM* 3, etc.), qui ne sont pas ceux des tribus benjaminites, ne sont pas décrits comme appartenant aux Sim'alites. Si l'on trouve un texte qui donne le nom d'un des clans dits « hanéens » en précisant qu'il s'agit de Sim'alites, les dernières réticences n'auront plus de raison d'être.

Ce texte existe.

Il s'agit de la lettre de Sammêtar A.981, dont J.-M. Durand vient de citer l'extrait le plus important dans les *Actes de la XXXVIII^e R.A.I.* (sous presse, à paraître en juillet 1992). Je reproduis ici une partie de sa citation et de sa traduction :

- 32 ša-ni-tam lú-ra-nu-um ù lú-šu-gi-meš?
- ša da-bi-iški il-li-ku-nim-ma
- 34 um-[m]a-mi iš-tu {ši-t<im>} ši-tim
 i-na ia-hu-ur-ra ú-ul ia-ra-du-um
- 36 ni-nu ù i-na na-we-e-im hi-ib-ra-am
 ù ka-diº ú-ul ni-šu

- 38 zu-ru-ha-tum a-na ia-ah-ru-ur ni-nu
a-na li-ib-bi dumu si-i[m-a]-al
40 i-na ni-ha-di-i i n[i-r]u-ub-ma anše ha-a-ri
i ni-iq-tú-ul etc.

« Autre chose : Urânum et les Anciens de Dabiš sont venus me trouver pour me dire : "D'extraction, nous faisons partie du Yahurrâ, mais ne sommes point Yarrâdum. Nous n'avons point dans la steppe de clannomade (*hibrum*) ni de Chefs-*kadûm*. Nous sommes des Yahurréens de *souche* mais nous voulons entrer au sein des Bensim'alites, (comptés) parmi les Nihadéens. Tuons l'ânon!". »

Ce passage pose de nombreux problèmes de détail, pour lesquels on me permettra de renvoyer à la contribution de J.-M. Durand. On retiendra ici l'essentiel : le *sugâgum* de Dabiš et ses Anciens viennent trouver Sammêtâr pour être « naturalisés » Sim'alites, et plus précisément entrer dans le clan des Nihadéens, bien connu comme un des soi-disant clans « hanéens ».

Dominique CHARPIN (10-04-92)

32) Corrections to « The reading of GISSU in ophthalmological context » – In my article « The reading of GISSU in ophthalmological context » (N.A.B.U. 1991/106) one line was omitted in print, disturbing my line of argument. The last few lines on p. 75 must be read as follows :

Lastly, there appears to be a neat distribution of the two proposed readings in BAM 515 (the second tablet of the compendium for diseases of the eyes). BAM 515 II,45 is one of the numerous parallels to 1IGI I,18' (a ; see Köcher, BAM VI, p.X). This prescription is adjacent to BAM 515 II,49 (b), and in both we have read GISSU = *luhummâ*. In the fourth column of this same tablet there are a couple of prescriptions in which we read GISSU = *sillu* (e and f).

Another error, however, is totally mine. Of course, the eyes afflicted by *luhummâ* do not produce a puss, but just pus.

Niek VELDHUIS (18-03-92)

Balladestraat 86
6544 WZ NIJMEGEN PAYS-BAS
e-mail u251016@hnykun11.urc.kun.nl

33) Le nom de l'Égypte à Émar? – Dans *NABU* 89/111 c), la transcription de D. Arnaud, *Recherches au pays d'Aštata* VI/2 n°146 : 14 « *diškur-ha-mi-is*, dumu *diškur* GÚ šu ÁH BU » avait été corrigée en « dumu *diškur*-<s>ig5 máš-šu-gíd-gíd », en se fondant sur la copie cunéiforme. En fait <s>ig5 n'est que le début de MÁŠ et il faut reconnaître dans le père de Adad (« Ba'al »)-hamis un NP *dIM-máš-šu-gíd-gíd*, lequel est désormais attesté de façon indépendante comme un devin par le colophon de la tablette lexicale publiée par M. Yoshikawa et E. Matsushima. On y parle explicitement de « šu *dIM-máš-šu-gíd-gíd*, lí-ì-zu ».

Ce nom assez rare d'Adad (« Ba'al »)-bâri est de nouveau attesté dans le texte n° 7 : 14, publié par A. Tsukimoto, dans *Acta Sumeologica* 12, 1990, p. 189. On y trouve mentionné :

Imaš-ru-hé dumu *dIM-máš-šu-gíd-gíd* ;

Ce « maš-ru-hé » est très vraisemblablement encore mentionné dans *Recherches au pays d'Aštata* VI/2 n°161 : 20 où le nom du scribe *maš-ru-t[u4]* serait à lire *maš-ru-h[é!]*, selon la bonne idée d'A. Tsukimoto.

Il est possible qu'Adad (« Ba'al »)-hamis soit le frère de « maš-ru-hé » ; il n'est pas impossible non plus qu'il s'agisse de la même personne. « Mašruhhi » pourrait en effet ne pas représenter un NP mais un ethnique hourrite en -uhhi, car il pourrait être interprété comme « égyptien ». Si les Hittites appellent l'Égypte « Mizri ou Mizzari », il semble que la langue hourrite ait connu, en certains cas au moins, « Mašri » pour désigner le même pays ; cf. E. Laroche, *Glossaire de la langue hourrite*, p. 169, à propos de mašrianni « égyptien ». Il s'agirait là de l'équivalent de « Miṣrayu » qui fonctionne couramment à basse époque pour nommer des individus (ancêtres?) qui, par ailleurs, ont un entourage familial parfaitement sémitique.

Il n'est pas inintéressant qu'une telle personne soit un « scribe ». Ce dernier aurait pu, quoique sémité lui-même, aller parfaire son apprentissage scribal en Égypte et y gagner son sobriquet d'« égyptien ». La famille elle-même d'Adad-bâri pourrait aussi être originaire d'Égypte ou de Byblos et s'être donné une onomastique sémitique en venant s'installer dans la région soumise à Carkémish.

Jean-Marie DURAND (23-03-92)
CNRS, 9 rue de la Perle, 75003-PARIS

34) **tutturum** – Il existe un texte très important pour visualiser l'ex-voto représentant le roi de Mari et envoyé à Alep. Le document, A.3138^{a)} a été publié comme ARMT XXV, 322 :

27	5/6 ma-na urudu	27 mines 50 sicles de cuivre
2	ša ^d da-gan	appartenant à Dagan
	ša ter-qaki	de Terqa ;
4	ša tu-ut-tu-ri	formant les ornements annexes
	ša alam lugal	de la statue du roi
6	ša a-na ha-la-abki	qui à Alep
	i-il-la-ku	doit aller ;
8	šà-ba 10 ma-na urudu	là-dessus : 10 mines de cuivre
	a-na 40 urudu-še-gur ₁₀ -ku5	pour 40 fauilles ;
10	si-lá li-pí-it-'à-a be-el-šu-nu	remis à Lipit-Aya,
12	ù a-hi-li-ib-la-af	Bél-šunu, et Ahî-lîblaṭ ;
17*	5/6 ma-na urudu	17 mines 50 sicles de cuivre
14	a-na 1 me-še-ti* 7 ma-na	pour la lance de 7 mines,
	a-na 1 ti-il-pa-nim 2 ma-na	l'arc de 2 mines,
16	ù lu*-up-pí ša ki-gal-lim	et les sacoches du socle ;
	šu-ti-ia i-lî-sur ^o -ra-an-ni	reçu par Ilî-şranni
18	iti ú-ra-hi-im u4 22-kam	mois i, le 22,
	[mu] zi-im-ri-li-im	Année d'ADDU D'ALEP
20	[al]am-šu a-na ^d IM	
	ša ha-la-abki	
22	ú-še-lu-ú	

Cela signifie donc que la statue qui était sur un socle, représentait le roi porteur d'une lance-*mešittum*^{b)}, d'un arc-*tilpânum*^{c)}, et qu'à ses pieds était placée des^{d)} sacoches en cuir, pesant donc approximativement 8 mines 50 sicles. Le roi était-il représenté en guerrier ou en chasseur? Il est difficile de savoir ce que représentaient ces 40 fauilles. Elles devaient plus ou moins faire partie du décor car, s'il s'agissait d'une diversion d'emploi, comme cela est effectivement souvent attesté, cela donnerait sans doute lieu à un texte particulier.

Le passage me semble surtout décisif pour préciser le sens du terme *tutturum* qui, jusqu'à présent, n'arrivait que dans la joaillerie d'or. Dans ARMT XXI, p. 231-232, il avait été proposé qu'il s'agît de petits ornements, comme un décor par granulation. En fait, ici les *tutturûm* désignent clairement les deux armes, les sacoches et, éventuellement, les fauilles. Il s'agit donc d'accessoires du décor. Peut-être pourrait-on trouver là une explication au sens que le terme prend dans le vocabulaire de l'oléomancie où il signifie quelque chose comme une projection de gouttes à côté de la nappe principale (*ummatum*) et pour quoi G. Petinatto, *Studi Semitici* 21, p. 144-147, avait proposé le sens de « goutte » [(Ö)l]tropfen]. Il peut signifier simplement « partie adventice » et une dérivation à partir de *watârum* est effectivement à envisager.

a) Le texte comporte une grande bande rouge longitudinale sur sa partie gauche ; cf. D. Charpin, *M.A.R.I.* 3, p. 258-259.

b) Pour cette arme *mešittum*, dont provient le terme hittite « mešedi », cf. ARMT XXI, p. 366.

c) Pour cette arme, cf. ARMT XXI, p. 336-342 et Br. Groneberg, « *Tilpânu* = Bogen », dans RA 81, 1987, p. 115-124.

d) Pluriel, malgré l'absence de suffixe -*âtum*, comme dans les textes de Nuzi et ARM XXI, 226 : 2!

Jean-Marie DURAND (23-03-92)

35) **lû ittum** – Cette expression est documentée par deux nouveaux textes d'*AbB* 12 où la traduction « standard » (Let it be a sign!) ne fait pas beaucoup de sens. Dans ARMT XXVI/1, p. 383, je m'étais arrêté à une traduction « C'est un fait avéré que ... ». Il est possible que dans plusieurs cas, cette formule qui n'est jamais que le rappel d'un fait passé (sans aucune valeur ominale!), doive simplement être rendue par : « Te souviens-tu que ... ?, de l'époque où ... ? » etc.

Dans *AbB* 12 160 : la traduction du texte :

lu-ú it-tu 1 ma-na síg NP id-di-nam à 3 u₈-udu-há NP₂ i[d]-<di>-n[a]m i-nu-ma ma-ar-[s]ú à lu-ú it-tu i-na ú-ri-i[m]^rki? 3 u₈-[udu-há] a-na ND ni-qí-a-am ta-ki-it-TU°-ša ki-it-ta-am šu-[u]p-ra-a-nim a-na <ta-ki>-it-ti ki-it-ti lu-u[l]-li-ka

deviendrait : « C'est un fait avéré que NP m'a donné 1 mine de laine et que NP₂ m'a donné 3 ovins, lorsqu'ils étaient malades. C'est un fait avéré que nous avons offert les 3 ovins, à *Ur*^{a)}, en sacrifice à Ninsianna (pour leur guérison). Ecrivez-moi bonne confirmation en ce qui concerne cette dernière (ou sinon) je viendrai

moi-même pour obtenir bonne confirmation»!

a) Ce serait la seule attestation phonétique de la graphie phonétique *ú-ri-im* pour Urim, à l'époque paléobabylonienne, à consulter RGTC 3. Cependant comment comprendre ce sacrifice fait avec de la laine, et pourquoi « sur le toit »? La transcription proposée suppose que la fin de SÍG est, en fait, la fin d'un *ki*.

Pour *AbB* 12 195 : 9-18, je proposerais la traduction suivante : « C'est un fait bien établi que je t'ai rachetée, alors que (tu étais servante) dans la demeure de Nidnatum et que je t'ai amenée à Sum(u)-Ila. Je te l'écris présentement (« parfait épistolaire! ») : remets-t'en à NP, le marchand et pars, sans *retard*! Tel est le message qui était inscrit au revers de la liste des personnes qui doivent accompagner dame Rabi'at-Nantu dans son retour chez elle.

– Un nouvel exemple de cet idiotisme vient d'être sans doute fourni par une tablette de Tuttul publiée par M. Krebernik, « Schriftfunde Tal Bi'a », *MDOG* 123, 1991, p. 64 (n° 10 : 4). Dans une lettre à Ibâlum, son « fils » Šamaš-abî lui dit : *lu it-tum, i-nul-ma ki munus²¹ hi²²-ir-tim, wa-aš-ba-ta-ma a-li-ka-ma aš-IG-ka ù ki-am ta-aq-bé-em*. Le texte de Tuttul signifierait, dès lors : « Te souviens-tu du moment où^{a)}, alors que tu habitais avec l'épousée^{b)}, je suis venu, t'ai servi à boire et que tu m'as dit... ». Il est vraisemblable, en effet, que la séquence *aš-IG-ma* comporte une faute très banale à l'époque, au moins dans la littérature épistolaire, d'interversion des signes (= *aš-q̄t-ka*) : elle est commise même par les gouverneurs de Zimri-Lim!

« Faire boire » rappelle ici le rite de « boire dans la même coupe » qui symbolise à Mari le rite de l'alliance, même au niveau personnel. Sans doute le fait s'est-il passé au moment d'un mariage, d'où l'emploi de *hirtum* au lieu d'*aššatum*, si cette proposition de lecture est bonne. Dès lors les liens d'amitié créés avaient-ils poussé Ibâlum à dire à son « fils » (l. 10-11) : « Lorsque tu seras arrivé (chez toi), envoie-moi de tes nouvelles ». Cela incite donc Šamaš-abî à envoyer une telle lettre (l. 12-13) : « Je vais bien ; envoie-moi (à ton tour) de tes nouvelles ».

Pour le caractère senti comme naturel de liens épistolaires après le rappel d'un fait passé en *lû ittum*, on comparera utilement l'exemple (*a contrario!*) d'A.3933, cité ARMT XXVI/1, p. 383.

La fin de la lettre montre les problèmes financiers momentanés de Šamaš-abî : « Autre chose : ne te fâche pas [cf. ARMT XXVI 291 : 13 et *aliter*]! Je n'ai pu encore installer ma demeure (l. 16 : [šu-u]b-ti (ou [b]-ti?) a-di-ni ú-ul uk-ti-in). Je ne t'ai donc pas ravitaillé (l. 18 : [ap]-q̄t-id-ka) : Ne te fâche pas! »

a) Les deux passages précités d'*AbB* 12 présentent assurément la construction de *lû ittum* sans le *ša* ou le *inâma* attendus par l'usage de Mari. Vu la proximité linguistique et chronologique du document de Tuttul avec ceux de Mari, je préfère néanmoins lire *i-nu-ma* au début de la ligne, ce à quoi ne s'oppose pas d'ailleurs l'autographie de M. Krebernik.

b) Il faudra une collation du passage. « *kišertum* » de l'époque Vx Akk a été indûment rangé avec « *kišeršum* » cappadocien par CAD, quoiqu'en dise M. Krebernik. La proposition de lecture est ce qui fait le moins violence à l'autographie qui inspire par ailleurs confiance.

Jean-Marie DURAND (23/03/92)

VIE DE L'ASSYRIOLOGIE

36) The Oriental Institute Research Archives Acquisitions List – Each issue of this new quarterly review will cover the material acquired by The Research Archives in the preceding quarter. The first issue appeared in mid-November 1991, covering August – October 1991. The second will appear in mid-February 1992, covering November 1991 – January 1992. For subscription and information, write to : Research Archives – The Oriental Institute. 1155 E. 58th Street. Chicago IL 60637 – 1569 USA

C. E. JONES
Research Archivist/Bibliographer

37) Cahiers et Mémoires de N.A.B.U. –
J.-M. DURAND (sous la direction de)

Tell Mohammed Diyab, Campagnes 1987 et 1988, Paris, 1990, Cahiers n°1

épuisé

- J. CATSANICOS,
*Recherches sur le Vocabulaire de la Faute, Apports du Hittite à l'étude
de la phraséologie indo-européenne*, Paris, 1991, Cahiers n°2 50 FF
- J.-M. DURAND (textes réunis par)
Florilegium Marianum, Recueil d'études en l'honneur de M. Fleury,
Paris, 1992, Mémoires n°1 150 FF (100 FF pour abonnés de N.A.B.U.)
- J.-M. DURAND (sous la direction de)
Tell Mohammed Diyab, Campagnes 1989 et 1990, Paris, 1992, Mémoires n°2, (en préparation)

Commandes à envoyer à la SEPOA (Société pour l'Etude du Proche-Orient Ancien) c/o D. CHARPIN, Appt 2103, 10 Villa d'Este, 75013 Paris, FRANCE, accompagnées du règlement en Francs Français par virement postal de préférence.

38) Nouvelles publications : Collection « Civilisations du Proche-Orient » -

- M.J. STEVE
Syllabaire élamite, Histoire et paléographie, éd. Recherches et Publications, Neuchâtel – Paris, 1992, 45 Francs Suisses (33,75 FS pour une commande d'au moins 5 exemplaires)

39) Nouvelles publications : Collection « Recherche sur les Civilisations » -

- J. GRAN-AYMERICH (sous la direction de)
Malaga phénicienne et punique, Paris, 1992. 335 FF.
- M. YON (sous la direction de),
Ras Shamra Ougarit VI, Arts et industries de la pierre, Paris, 1992. 242 FF.
- P. BORDREUIL (sous la direction de),
Ras Shamra Ougarit VII, Une bibliothèque au sud de la ville. Les textes de la 34^e campagne (1973), Paris, 1992. 128 FF.
- C. MICHEL,
Innaya dans les tablettes paléo-assyriennes. Tome I: Analyse, Tome II: Edition des textes, Paris, 1992, 141 et 183 FF.
- M. CASANOVA,
La vaisselle d'albâtre de Mésopotamie, d'Iran et d'Asie Centrale aux IIIe et IIe millénaires av. J.-C., Paris, 1992. 140 FF.
- B. LE GUEN-POLLET et O. PELON (actes édités par)
La Cappadoce méridionale jusqu'à la fin de l'époque romaine, Etat des recherches, Paris, 1992, 125 FF.
- J.-M. et J. DENTZER
Le Djebel al-'Arab. Histoire et patrimoine. Au musée de Suweidā, Paris, 1992, 130 FF.
- EDITIONS RECHERCHES sur les CIVILISATIONS
9 rue Anatole de la Forge
75017 PARIS

40) Correspondez par FAX avec N.A.B.U. -

A compter du 1er Mai 1992, l'UPR 193, Mari et le Proche-Orient, disposera d'un numéro de fax : (33) (1) 48 87 36 52. Les auteurs de *Notes Brèves* sont cordialement invités à utiliser ce système pour faire parvenir leurs manuscrits ou les corrections ultimes qu'ils désirent y apporter.

— REDACTION —

Francis JOANNES
37, rue Coignebert
F-76000 ROUEN

Pierre VILLARD
64 boulevard Barbès
F-75018 PARIS

N.A.B.U. est publié par la Société pour l'Etude du Proche-Orient Ancien, Association sans but lucratif
(Loi de 1901). Directeur de la publication : D. Charpin. ISSN n° 0989-5671.
Dépôt légal : Paris, 05-1992. Reproduction par photocopie